

# CAP SUR LA VIE



CHRISTIAN FONCK

Autres livres des Editions L'Eau Vive :

- Joni, Le dur combat d'une jeune tétraplégique contre*  
Joni Eareckson et Joe Musser
- Destination inconnue*, Bruce Olson
- Arrachée aux démons*, Doreen Irvine
- Son fardeau est léger*, Eugenia Price
- Rescapés de la drogue*, D. Wilkerson
- Du ghetto à la Vie*, Nicky Cruz et J. Buckingham
- Dans les griffes de l'héroïne*, J. Benton
- Guitare et musique pop*, Günter Tesch
- Arrêté au dernier tournant*, Jim Vaus
- Destinée à survivre*, J.R. Dobschiner
- Le contrebandier*, Frère André, J. et E. Sherrill
- Sumi San*, Eric Gosden
- Après l'Opéra, l'Abri*, Betty Carlson
- S.O.S. dans le Pacifique*, J.C. Whittaker
- Le médecin du Tsar*, Anny Wienbruch
- Victoire à Ravensbrück*, Corrie ten Boom
- Manuel, le Totonac*, Hugh Steven
- Phil, le détective*, E.J. Warde (11 à 14 ans)
- La petite grenouille verte*, Beth Coombe-Harris (7 à 10 ans)
- Quelle heure est-il à l'horloge d'Israël ?* Mme A. Bloc

Christian Fonck

# CAP SUR LA VIE



*A ma femme, Nicole.*

## Préface

Cher Christian,

Tu m'as fait la joie de me donner à lire, j'ai recueilli mon avis, le manuscrit de ton livre *sur la Vie*. Merci de ta confiance !

Qu'il est passionnant d'écrire sa vie, de partager ses joies et peines avec tous ceux qui choisissent de nous écouter ! Mais aussi, qu'il est redoutable de livrer son autobiographie déjà de son vivant ! Il y a un don en soi, un sacrifice dans le fait de s'ouvrir aux regards indiscrets et de prêter le flanc à l'éloge et à la critique. *Toute biographie digne d'être écrite est le récit d'une ascension*, a dit Henri Bordeaux. Dans ce livre, tu n'es pas encore arrivé au sommet ou, pour reprendre le titre de ton livre, tu as mis le cap sur la destination mais tu n'en as pas encore atteint le port. La voile est hissée, l'ancre est levée, ton bateau prend le large. Bonne route, cher ami ! Que Dieu, notre pilote, te conduise !

J'ai lu ton récit d'un trait, et je t'ai suivi sur le paquebot qui a mené ta famille de Casablanca à Marseille, en décembre 1957, alors que vous fuyiez le Maroc. Un autre bateau vous reconduira en France.

vie : la haine raciale contre ton origine arabe  
heur qui s'envole en fumée, tes mauvais cou  
la bande de jeunes...

Je t'ai retrouvé sur un navire au large du ro  
Gibraltar ; avec les tiens, tu reviens en Euro  
vécu intensément avec toi les sautes de v  
provoquent dans ta vie, d'une part, ton caract  
ficile et, d'autre part, le décès de ton père. Le  
te demande d'avoir le courage d'un homme v  
et tu ne l'as pas eu ! Les géants t'ont vaincu,  
tu l'écris toi-même : argent, orgueil, impudie

Tant que tu pouvais ramer seul, tu l'as fa  
les autans ont soufflé, les vagues ont subme  
esquif, tu n'en pouvais plus !

Je t'ai vu sur le banc, en face des emba  
amarrées au bord du lac, alors qu'un jeune  
te parlait de Jésus-Christ. Et sous la tente à  
Bougeries, là où notre chapelle de toile dev  
toi comme un grand canot de sauvetage ! Le  
retenti dans ton cœur, au milieu de la nuit : S  
en retour, reçois mon amour !

Je me suis réjoui avec toi, Christian, parce  
as connu les tempêtes dont parle la Bible.  
Jonas, le prophète, tu as cessé de fuir la  
Dieu, et ton existence a été puissamment tran  
par le Créateur ; comme dans l'Évangile de  
Christ, des tempêtes ont été calmées, et tu  
maintenant la paix ; comme l'apôtre Paul  
promesse que les gens qui naviguaient avec  
mourraient pas, de même tu as reçu l'assura  
Dieu veut sauver et rendre heureuses un gran  
bre de personnes au travers de ton témoignage

Que ton livre atteigne ce but afin que, d  
sillage, beaucoup puissent enfin mettre le C  
la VIE !

Reçois, cher Christian, mes messages frate

## Les événements

Mon père se lève d'un bond, lâche son journal à grands pas, rejoint ma mère à la cuisine.

— Tu entends ? Ecoute bien, ça commence !

Qui aurait pu penser que, en cette chaude après-midi de juillet, *l'affaire* allait prendre une tournure aussi désastreuse ? En effet, le Maroc vit maintenant des heures noires.

Les cris stridents des manifestants se rapprochent de plus en plus de notre demeure. Mon père soupirant et s'exclame :

— Planque les gosses dans la petite chambre. Il y en a un qui les touche... Et ferme la porte à clé.

Ma mère nous prend vite par la main, ma sœur par moi, et appelle la nurse :

— Fatima, ça va mal ! Reste avec les enfants dans la petite chambre. Rassure-les, s'il te plaît !

Je vois alors mon père se saisir d'une baïonnette qu'il a ramenée de l'armée et tendre à ma mère un énorme chandelier de cuivre.

— Nous allons nous barricader. Si quelqu'un passe le seuil, je le transperce !

Ma mère se met à trembler de peur. Maintenant les manifestants ne se trouvent plus qu'à quelques mètres

— Les Français à mort ! Les Français dehors au colonialisme !

La tension monte de plus en plus à l'intérieur de la maison. Tout à coup, la porte de bois qui donne sur la petite cour vole en éclats. Mes parents se précipitent l'un contre l'autre.

— Cette fois, s'écrie mon père, on est cu

Un Marocain se détache du groupe. Mes parents l'aperçoivent à travers la brèche de la porte.

— Laissez cette maison, les gars, crie-t-il. C'est ma sœur qui habite là.

En effet, ma mère est marocaine, et c'est précisément à cela que nous devons notre salut.

Depuis quelques mois, le Maroc est en ébullition. Le roi Mohammed V a été envoyé en exil sur l'île de Madagascar et l'armée française refuse catégoriquement de quitter la douce colonie, bien qu'un traité de protectorat de soixante ans ait abouti à son terme.

Plusieurs partis révolutionnaires clandestins ont été créés aussitôt dans le dessein de chasser, par la force, le gouvernement colonialiste et de rétablir le roi dans un Maroc libre et indépendant. Les partisans des Français qui ne veulent pas abandonner ce beau pays et surtout *leurs* fermes et *leurs* terres commencent les Marocains à bout et des meurtres en série. Ils commencent à se perpétrer contre des familles fortunées et établies. Le sang coule à flots. Les années 1950 sont à marquer d'une pierre noire dans l'histoire de ce merveilleux pays.

Mon père est patron d'une grande entreprise de mécanique qu'il a réussi à monter tout seul. Méthodique et courageux, il a acquis en très peu de temps le monopole des réparations sur les véhicules de la colonisation française. Il emploie tous les

que nous avons fait nos premiers pas, ma sœur moi. Mais ces événements extérieurs commencent à semer la panique dans notre foyer.

Après le départ des derniers manifestants, le père pose la baïonnette sur un meuble et se laisse choir dans un fauteuil.

— Chérie, il faut qu'on s'en aille. Les Arabes ne plaisantent pas. Aujourd'hui, c'est la porte... demain ils descendront les gosses, et nous avec !

— Mais non, ils n'oseront pas nous toucher. Je suis marocaine et ils ne tuent jamais leurs compatriotes ni leurs familles.

— Moi, je ne suis pas marocain, et nos enfants ne sont plus. Tu comprends ? Il faut qu'on parte ! *Il le fait* Même si ce n'est que pour quelque temps. Et quand tout ça sera calmé, on reviendra et tu retrouveras ton pays. Mais maintenant, ça chauffe et je n'ai plus envie d'y laisser ma peau, ni celle des miens.

— Et où veux-tu qu'on aille ? C'est partout pareil.

— C'est en France qu'il nous faut aller. Tiens, Lyon par exemple. En 1914, quand j'avais six ans, nous avons fait l'exode avec ma mère, nous sommes allés atterrir là-bas. C'est pas mal comme ville. Mais il faut quitter tout de suite cette fournaise !

— Aujourd'hui, répond ma mère, ils ont enfoncé la porte, certes. Ils ont même coupé le fil du téléphone, mais pas un ne nous a touchés. Ils ont peur, je te dis ! L'armée française a des armes perfectionnées ; eux, ils n'ont que des couteaux. Calmons-nous et attendons que ça passe. Et puis, ils auront pu être leur indépendance, et alors il n'y aura plus de problème.

— A propos de couteaux, toi qui ne lis pas les journaux, écoute ça : « Pas plus tard qu'hier, à Casablanca, un hôpital a été attaqué. Tous les employés

tous les malades arabes et français. Ces gens  
glés par leur zèle politique, ne font plus de d  
Ils ont brûlé l'hôpital et ont accroché la  
glante du médecin sur un pieu près des déce  
Il faut qu'on parte, et toi, tu dois suivre ton  
— Je crois que tu as raison... Alors prépar  
et partons.

\* \* \*

Mon père vend les restes de son entrepri  
été en partie endommagée durant une ém  
en décembre 1956, nous embarquons à Ca  
sur un paquebot bondé d'émigrants en parta  
Marseille. Le voyage dure trois pénibles j  
matin, nous arrivons sur la terre de France a  
valises et nos maigres économies. Un tra  
conduit jusqu'à Lyon et là... Par le terrible  
l'hiver 1956, nous y passons un mois. Mon pè  
une place d'ouvrier chez Berliet et ma m  
avec nous dans la petite chambre d'hôtel c  
avons louée. Chaque jour, quand nous sort  
nous promener, ma mère nous met trois p  
chaussettes. Malgré cela, nos petits pieds se  
à enfler et nous ne pouvons plus faire un  
mère commence à désespérer. Un soir, ell

— Ça fait quinze jours que nous sommes  
cette chambre minable, et nos économies  
bout. Ton salaire ne permettra jamais de  
loyer et la nourriture. Il faut que quelqu  
change, sinon je retourne seule au Maroc a  
enfants !

— Chérie, attends quelques jours, s'il te  
te fais pas de souci, nous allons trouver un  
ment et ça ira très bien. Tu verras, sois pat

La volonté de mon père d'apaiser ma mè

ment, ça n'ira quand même pas ! Tu as vu les pieds et les mains des enfants ? Ils ne s'habitueront pas. Ils n'ont jamais vécu dans un froid pareil ! Tu tiens à ce qu'ils meurent ?

— Bon ! Tu veux retourner au Maroc, soit ! Mais avec quel argent ?

— Puisque nous en sommes arrivés là, eh bien ! je suis prête à vendre mes bracelets en or pour payer le voyage.

— Ah ! non, chérie, pas ça ! C'est tout ce qu'il reste. Et puis, attends, j'ai une idée. Tu te souviens du colonel Détraz ? Il habite Lyon, j'ai son adresse. J'irai le voir et lui demanderai de prendre ces bracelets en gage contre l'argent du voyage. Arrivés au Maroc, nous le rembourserons et il nous expédiera les bracelets. Qu'en penses-tu ? Je suis sûr qu'il refusera pas.

— Je crois que c'est une bonne solution.

Un mois s'est écoulé depuis notre départ et, un beau matin, grâce au colonel Détraz, nous embarquons de nouveau sur un paquebot, moins chargé cette fois, à destination de Casablanca. Une ville presque entièrement construite par les Français. De grands boulevards bordés de palmiers la sillonnent de part en part. Des plages de sable jaune et propre en font une belle station balnéaire pour la joie des vacanciers. Au centre de la ville, de grands immeubles blancs s'élèvent majestueusement vers le ciel toujours bleu. Dans les quartiers arabes, des relents de viande grillée et de piment aiguissent notre appétit et, dans leurs ruelles, on croise des habitants souriants et sympathiques aux visages brûlés par un soleil de plomb.

En moins d'un mois, la situation s'est apaisée au Maroc. L'indépendance a été signée, le roi est revenu d'exil et les choses ont peu à peu repris leur cours normal. Mais, pour l'étranger, c'est-à-dire le Français,

au bénéfice d'un contrat de travail, accepté par l'Etat. Mon père comprend que c'est peine de retourner dans le nord. Ouezzane, où j'est une trop petite ville et l'administration vient à peine d'être remplacée par les Marocains. La possibilité d'y rétablir une entreprise est nulle. Mon père décide, d'un commun accord avec mon frère, de s'installer à Casa. Après avoir cherché un logement à peu près potable, il trouve une place de charbonnier au port.

— Le chantier naval, c'est pas mal ! Le salaire n'est pas mauvais et nous avons un petit appartement. Maintenant, nous allons commencer à recouvrer un peu à peu tout ce que nous avons perdu. Les enfants iront à l'école française et tu verras... dans quelques temps, tout ira de nouveau comme avant.

Il se penche et essuie une larme sur la joue de sa maman.

— Allez, ne pleure plus. Le cauchemar va finir.

Mais les mots ne peuvent rien devant la réalité qui vient de détruire en quelques mois la stabilité qu'une famille peut désirer.

Au début, ma sœur et moi dormons dans une malle de bois, et nos parents à même le sol. Puis, de jour en jour, quelques meubles commencent à remplir les espaces vides. D'abord un lit pour les enfants. « Andrée dormira d'un côté et Choukri de l'autre. » Et puis un grand lit pour papa et maman et puis une table et quatre chaises. Et petit à petit l'appartement devient minuscule, si bien qu'on commence à en chercher un plus grand. Plus tard, mon père trouve une place mieux rémunérée et il achète une camionnette quatre-chevaux. Les mois passés finissent par s'effacer dans l'oubli comme un mauvais rêve dont on ne parle plus au bout de deux jours.

— Vas-y, Léon, flanque-lui une *castagne*, à Arabe !

Toute la classe de 5A2 s'est rassemblée dans grand préau du collège Ibn Toumert pour assister au combat du siècle, le gros Léon contre Christ le chétif.

Léon, comme son surnom l'indique, est manifestement plus fort que moi, bien que du même âge. Un rictus de joie se dessine sur ses lèvres. Il ôte sa veste de laine et la jette derrière lui comme font les grands boxeurs avec leur peignoir. Je me sens défaillir, j'ai envie de fuir, mais deux de ses copains me tiennent en respect les bras dans le dos. Le *gros* s'approche.

— Alors, l'Arabe, on fait le malin ?

— Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Ferme-la, on n'aime pas ta sale tête !

Léon est un pur Juif, et je ne lui en ai jamais voulu pour cela. Pourquoi lui m'en veut-il de ce que ma mère est arabe ?

— Lâchez-le, les gars, je vais lui faire sa fête !

La gifle qu'il me flanque m'arrache la joue. Des larmes jaillissent de mes yeux, ce qui excite encore plus le *public*.

— Saute-lui dessus, vieux, éteins-le, casse-lui la figure ! Allez, vas-y, Léon !

Les ovations de ses copains l'animent d'une haine féroce. Il saute sur moi et me plaque au sol. Quand son visage se trouve tout près du mien, il me crache dessus. Puis, se relevant, il m'envoie de nouveau une puissante gifle.

Soudain, le cercle qui s'est formé autour de moi s'entrouvre et je vois apparaître le visage soucieux de Mme Blanc, mon prof de musique.

— C'est pas bientôt fini ? Que se passe-t-il ?

Léon ramasse sa veste et, sans mot dire, s'éloigne.

— Allons, rejoignez votre classe.

Conscient de ma solitude, les yeux pleins je traverse la cour du collège pour me rendre au cours de français.

Mon père n'aurait jamais cru cela de moi. Tout fier, est venu m'annoncer un soir que j'avais brillamment réussi mon entrée au collège, mais a soudain pensé qu'il avait mis au monde un idiot de la plus pure espèce. Le collège est de fait pour moi un enfer. Chaque jour, on me traite de *gnoule*<sup>1</sup>. La peur des autres commence à me gagner.

\* \* \*

Le prof est fou de rage.

— Que faites-vous ? Vous n'êtes pas un professeur. Retournez à votre place. Ce n'est pas un examen. C'est une épreuve d'anglais.

Ce prof n'est pas le genre de gars avec qui on se lie facilement d'amitié, et encore moins d'amour comme moi.

— Mais, M'sieur, j'aimerais juste m'approcher du tableau parce que je ne vois pas très bien.

— Quoi ? Vous ne voyez pas bien ? Et vous n'avez pas de lunettes ?

— Je vais en acheter, M'sieur !

Je n'ose pas répondre que, par peur de nouvelles dépenses à mes parents, je n'ai jamais dit que je suis myope comme une taupe.

— Je suis désolé, monsieur Fonck, mais pour une épreuve, on ne s'approche pas du tableau.

— Mais, M'sieur, insisté-je, si je ne m'approche pas je ne peux pas copier les questions...

— Vous m'agacez, à la fin, et vous gênez les autres rades. Allez, ouste, filez en permanence<sup>2</sup>, v

zéro à cette épreuve... Allez, grouillez-vous, ramassez vos affaires !

— Mais...

— Décampez ! Je ne veux plus vous voir.

Je n'ai jamais compris la réaction de ce prof qui m'envoyait en permanence parce que j'avais le malheur d'être myope. Tristement, je quitte la classe sous le regard moqueur de quelques camarades.

Le pion, un ancien militaire sans doute — il est manchot — est assis à son bureau, plongé dans une revue qui n'a sûrement rien à voir avec les affaires du collège. Il lève légèrement la tête quand il entend la porte s'ouvrir. Je m'avance vers le bureau. Sans même me regarder, il profère :

— Motif ?

— C'est M. Ricci qui m'envoie pour une heure.

— J'ai dit : motif ! crie-t-il.

— Je ne sais pas. J'ai voulu m'approcher du bureau parce que je suis myope, et...

— Tentative de fraude aux examens, hein ?

— Non ! Je...

— Alors, allez vous asseoir. Vous avez une heure pour me copier cinq cents fois : *Je ne frauderai pas aux examens.*

— Cinq cents ? Mais je...

— Taisez-vous ! Vous en voulez davantage ?

Comme cinq cents fois me suffisent amplement sans plus répliquer, je prends place sous le regard amusé de quelques gars qui se trouvent dans le même pétrin que moi.

\* \* \*

Deux ans se sont écoulés, et j'ai maintenant le privilège d'entrer au lycée Lyautey. Ce lycée de la Mission universitaire française est un immense bâti-

vent à Lyautey, et l'on a même dit que grand lycée de France à l'étranger.

— Enfin, je vais pouvoir me faire des copains !

Mon cœur vibre de joie lorsque, à la rentrée, pant dans mes habits neufs, je vais rejoindre la classe de quatrième moderne.

Quelques jours plus tard, ma mère me donne cent dirhams<sup>3</sup> pour acheter mes fournitures scolaires.

— Ecoute, maman, ce n'est pas assez. Tu m'en donneras au moins le double.

— Mon fils, achète déjà ce dont tu as besoin en premier, et puis, s'il te manque vraiment quelque chose, par la suite je te donnerai un peu de plus. Je sais que nous ne sommes pas riches. Essaie d'acheter des choses pas trop chères.

— C'est toujours pareil. On n'est pas riche, on n'est pas riche, dis-je en trépignant. Mais que ça veut dire ? J'en ai marre à la fin. Je ne comprends pas pourquoi, devant mes copains, je passe pour pauvre. (Il est vrai que, comparés aux Européens, nous ne sommes pas riches.)

Ma mère se met à pleurer. Pour détendre l'atmosphère, mon père, sachant que j'aime bien lire, se tourne vers nous du fauteuil où il lit.

— Christian, prends la moto et va me chercher un paquet de cigarettes. Prends-moi un roman, n'importe lequel, un FX18.

Ce n'est pas le moment, je suis énervé, mais dans la perspective de faire un peu de moto l'année prochaine, j'accepte.

J'enfourche le véhicule et, comme un boulet, je m'en vais vers le kiosque à deux kilomètres de chez nous.

En revenant, je vois ma sœur sur la route, à quelques mètres de la maison. Voulant probablement me parler, elle

droite. La moto tangué dans tous les sens et, soudain, en une fraction de seconde, se soulève du sol et jette contre le trottoir. Je suis projeté à cinquante mètres. Cela se passe si vite que je n'ai pas le temps de réagir. Je suis couché par terre, le sang coule de mes bras, de mes mains et de mon dos. Ma sœur m'a rejoint d'un bond.

— Christian, ça va ?

Elle m'aide à me relever, mais je ne peux pas poser le pied par terre. Une terrible douleur me soulève le cœur.

Je marmonne en grimaçant :

— Ce n'est rien, je crois que je me suis foulé la cheville. Occupe-toi de la moto, elle tourne encore.

Je rentre à cloche-pied à la maison. Lorsque ma mère me voit, elle accourt, affolée.

— Que s'est-il passé ?

Elle me fait asseoir sur le lit. Je lui montre mon pied. Quand elle m'enlève la chaussure, on s'aperçoit que la cheville a doublé de volume.

\* \* \*

Le médecin examine les radios à travers la vitre de la fenêtre, puis se tourne vers mon père.

— Fracture du péroné à la hauteur du tarse. Il faut qu'il reste à la clinique.

Et voilà comment, pendant deux mois, la jambe plâtrée, je manque les classes. C'est un bon débarras au lycée Lyautey !

# 2

## Un voleur sachant voler

— Attention, les gars, v'là un pion !

La fumée forme un voile complètement dans les toilettes. Il est interdit de fumer ceinture du lycée, et même dans les W.C. de cette défense, ils se remplissent, à chaque cours, d'élèves venus *se taper une clope*.

Le pion entre dans les toilettes, mais personne. Les portes de tous les cabinets sont fermées. Si ce pauvre homme pouvait voir à travers les murs, il s'apercevrait que, dans chacun, il y a pas un gars, mais jusqu'à dix, serrés les uns contre les autres, voulant sans doute échapper à la surveillance de six heures que l'on inflige aux élèves pour un grand délit.

Le pion ressort et s'en va en marmottant :

— Bah ! Ils sont trop !

Après l'alerte, nous sortons de nos cabinets :

— File-moi une calée<sup>1</sup>, s'il te plaît !

— Tu ne peux pas t'en acheter, ou c'est toujours pareil.

Fier de moi, je réponds à Jean-Pierre :

— Demain, j'apporte des Olympic, mais

— Ouais ! C'est bon pour cette fois ! dit-il en tendant le mégot jauni.

La fumée bleue descend dans mes poumons produit en moi une sorte d'euphorie qui me fait sentir un homme. Enfin finie, ma peur, je suis avec eux, maintenant, avec les grands, les durs...

Je m'adresse à Jean-Pierre :

— Appelle Gilbert et Georges.

Jean-Pierre hèle deux gars qui se trouvent au fond du couloir.

— Hé ! venez voir par là, vous deux !

Les trois garçons m'entourent. Je vais leur faire part d'une *affaire* extraordinaire.

— Ecoutez, on s'entend bien, tous les quatre. Ce que je vais vous dire, vous le prenez comme vous voulez. Soit vous l'acceptez, soit vous le refusez, mais ça reste entre nous... D'accord ?

— D'accord ! Parle, on verra après.

— Bon ! On n'a pas de fric pour la sèche, et la sèche, ça coûte ! J'ai remarqué que, pendant les cours de gym, quand tous les gars sont sur le terrain, les vestiaires restent ouverts, et il n'y a personne pour les garder. Si on faisait les poches ? — J'ai lâché ça d'un coup, comme pour m'en libérer. — Toi, Georges, tu pourrais faire le guet, par exemple, pendant que Gilbert, Jean-Pierre et moi, on *visiterait*.

Gilbert tique.

— Si on se fait coincer ? C'est pas du gâteau, ça, affaire !

— Mais oui, mon affaire est au poil ! Si quelqu'un s'approche des vestiaires, toi, Georges, tu siffles, nous, on s'assoit bien tranquilles sur le banc avec un bouquin. Et puis tu pourras les voir venir de loin, ils ont tout le terrain à traverser. Alors ?

Jean-Pierre regarde les deux autres avec un sou-

— Nous, on veut bien, si ça rapporte. flanche, on se retire.

Gilbert a parlé pour tout le monde. le commandement.

— Bon, les gars, à samedi ! Et vive le

Le soleil tape dur, ce samedi après-mi terrains de basket, de volley et de handbal pés. Gilbert, Jean-Pierre, Georges et moi, convenu, nous nous rejoignons dans un

— Allons-y, n'ayez pas les chocottes. Ça Vous connaissez les quatre mousquetaire

Il n'y a pas âme qui vive dans les vest entrans, laissant Georges sur le seuil.

— On en fait deux chacun, il y en a si à pic. Tout ce qu'on ramasse est pour noi nera à Georges une part égale. O.K. ?

Le premier vestiaire que je visite es secondes, les grands. Il y a sûrement pas Poche par poche, je récolte aussi tout ce vendre : une montre, un billet de cinq waterman plume or, un billet de cinqu de la monnaie, alors là un paquet ! De c ter des sèches pendant des mois... un vérité

L'amour de l'argent (des autres) augmen toujours plus et la bande s'organise. Les v nous suffisent plus, nous nous attaquons teaux et aux vestes à l'intérieur même du lycée. Avec le besoin de tabac, le beso va grandissant.

Pendant des mois, nous récoltons des francs que nous dépensons en cigarettes, dans les salons de jeux, d'où mon père m sieurs fois avec fracas. Et puis, un jour, l dissout.

J'ai atteint mes dix-huit ans maintena maison, cela ne va plus tellement bien

vail pour quelques mois afin d'aider à subvenir à  
besoins du ménage, me promettant que, ensuite,  
pourrai suivre des cours pour apprendre un méti

Quelques jours plus tard...

— Voilà, me dit-il, je t'ai trouvé un travail  
magasinier dans la boîte où je bosse. J'ai décidé av  
maman que nous devrions déjà envisager la pe  
pective d'aller en France, d'abord parce que là-b  
il y a plus de possibilités pour ta sœur et pour t  
et ensuite parce que j'ai l'intuition que mon cont  
de travail sera refusé l'an prochain, vu mon â  
et le nombre incalculable de Marocains qu'ils o  
à placer. Es-tu content ?

Ma réponse est nette.

— Je m'engage. Cinq ans dans la marine ou da  
l'aviation !

— Quoi ! Tu rigoles, fils ! Moi, j'ai fait quator  
ans d'armée et je te dis tout de suite que tu vas p  
dre ton temps. Dans une année, nous serons sûrem  
en France, et là tu pourras faire un apprentissa  
Mais, pour l'amour du ciel, enlève cette idée de  
petite tête !

— J'ai besoin de m'affirmer, papa, et ce n'est p  
en travaillant comme magasinier à deux cents bal  
par mois que je m'affirmerai. C'est à l'armée q  
je veux aller. Cinq ans minimum !

— Ta mère va en faire une maladie. Ça va d  
très mal, tu ne vas pas encore augmenter la sé  
noire.

— Ecoute, papa, j'ai dix-huit ans et tu veux c  
je fasse comme toi tu le désires... Non, mais qua  
même ! Moi, j'irai à l'armée, un point c'est tout.

— Soit ! Tu veux garder cette idée ; eh bien, gar  
la. Mais moi je ne signerai pas les papiers. Tu  
mineur, que je sache !

Le cœur gros, je dois malgré moi accepter l'i

— Bonjour, madame, que puis-je faire service ?

Le fils du patron, Jean-Jacques, se tient à la banque du magasin. Il ne sert pas les clients mais, ce soir avant la fermeture,

— C'est pour des segments de R4. Je veux en acheter à deux heures, mais ils ne veulent pas. Le mécanicien veut des anciens modèles.

— Ce n'est pas grave, madame, nous pouvons les échanger. Qui vous a servie ?

La jolie dame bien maquillée cherche à se faire une seconde, puis pointe son doigt dans le rayon.

— C'est ce jeune homme-là !

Jean-Jacques se tourne vers moi. Mon regard tourne qu'un tour et je sens mon visage se colorer.

— Monsieur Fonck, venez un peu par là. J'arrive sans me presser.

— Allez voir dans le rayon des segments de R4 un jeu de 1964.

— Oui, monsieur...

Je vais dans le rayon indiqué, pose le jeu de R4 modèle et prends un 64.

— Voilà, je crois que j'ai le bon modèle.

Le patron junior met le jeu de segments sur le comptoir devant la dame.

— Cela vous coûtera un petit peu plus cher. Avez-vous votre facture, s'il vous plaît ? Sinon, je peux l'annuler.

La dame cherche quelques secondes dans le rayon puis se ravise.

— Non, je crois qu'on ne m'en a pas donné.

Mon cœur se met à battre à tire-larigot. Jean-Jacques fronce les sourcils.

— On ne vous en a pas donné ? Comment ?

qui se trouve près de la caisse et le tends à son patron.

— Cette fois, c'en est fait de moi ! pensé-je.

— Alors, voyons, où se trouve ce double ? balbutie Jean-Jacques. Il est possible que vous ayez oublié votre facture sur la banque, madame, mais nous trouvons toujours les doubles.

Moi, dans mon coin, je suis certain qu'il ne trouvera jamais ce double-là.

— Mais où est-il donc ? Vous n'avez tout de même pas changé de facturier en cours de journée.

Je fais non de la tête.

— Logiquement, on devrait le retrouver. Il me tend le facturier. Tenez, cherchez-le vous-même, et débarrassez-vous, nous n'allons pas y passer la nuit.

Je commence à feuilleter le cahier sous le regard sévère de Jean-Jacques, sachant que c'est peine perdue. Mais, dans des cas pareils, on a toujours espoir en *quelque chose*. Tout à coup, mes yeux s'illuminent. Ils viennent de tomber sur une facture du matin portant mention d'un jeu de segments de R4.

— La voilà ! crié-je d'une voix rauque.

Le patron se penche sur le cahier.

— Mais c'est une facture du matin ! Cette dame est venue à deux heures. Et en plus ce double ne porte pas de nom. Vous vous fichez de moi ?

— Non, monsieur ! J'ai simplement trouvé que cette facture avait été sautée ce matin, alors je l'ai utilisée à deux heures pour cette dame.

Je ne sais même pas d'où m'est venue cette idée, mais en ce moment, c'est la seule qui semble valable.

La dame, maintenant, se demande ce qui va lui en passer.

— Et vous ne mettez plus de nom sur les factures.

— J'étais pressé, il y avait beaucoup de clients.

Cette phrase calme Jean-Jacques.

— Bien, monsieur !

Cette facture providentielle m'a sauvé de faire de la prison pour trente dirhams.

Deux mois plus tôt, le premier jour de son en service, Maurice, le caissier, était venu me voir.

— Ecoute, mon gars, je vais être rectifié. Ici, nous avons un certain nombre de clients qui ne demandent pas de facture. Avec l'habitude, on les reconnaît au premier coup d'œil. Nous leur faisons une petite combine... En ne faisant pas de facture à eux, nous leur vendons la marchandise et gardons le bénéfice pour nous. Tu *dois* marcher avec nous, ça ne t'ira pas pour toi ! Nous serons quatre sur un lot. Au début, on t'indiquera les pigeons. Au bout d'un mois, tu débrouilleras. L'argent va d'abord dans la poche de Maurice, ensuite, on le distribue à parts égales, lorsque la facture est faite le soir. Qu'en penses-tu ? J'espère que ça te va, n'est-ce pas ?

Je l'ai regardé sans rien dire, puis, d'un hochement de tête, j'ai accepté. Il a souri et il est reparti vers son bureau. Ce lot, ainsi, dès le premier jour, j'ai été en contact avec cette *affaire* douteuse ! Ah ! Si mon père

\* \* \*

Gérard apparaît tout essoufflé sur le seuil de la porte des deuxièmes.

— Hé ! Venez tous voir à l'avant. C'est intéressant.

Plusieurs personnes se lèvent. Je pose ma valise et les suis sur le pont. Après avoir longé le pont supérieur, traversé le solarium, le pont inférieur, fait un petit voyage dans les galeries métalliques, nous arrivons tout à l'avant du pont. Un monde fou se trouve déjà là, debout sur les bords de la forme. Je m'approche, apercevant mes

— C'est Gibraltar. Viens un peu par là — il fait une place près de lui — regarde les voitures qui descendent, on dirait des fourmis...

En effet, ce roc ressemble à une immense fontaine émergeant de l'eau. Enfin je le vois, ce Djebel Tarick (du nom du conquérant arabe qui a traversé le détroit pour porter l'islam à l'Europe). Cet énorme rocher, planté là comme un témoin de l'histoire bravant mer et siècles, signifie pour moi que l'Europe est là, toute proche.

Nous passons à quelques kilomètres du rocher et peu à peu nous le voyons s'éloigner pour ne devenir au bout d'un instant qu'un minuscule point à l'arrière du navire. Il est midi et le soleil tape fort. Je retourne au salon mi-déçu, mi-joyeux. Le Jean Laborde se dirige maintenant vers Marseille, et il ne nous reste plus qu'un jour et une nuit de voyage.

Trois mois auparavant, à Casablanca, mon père a fait la connaissance d'un ressortissant suisse et l'a invité à souper à la maison.

— Savez-vous que je possède une entreprise mécanique à Genève ? Et j'ai justement besoin d'un mécanicien. Ça vous dit, la Suisse ?

— La Suisse ? Mais pourquoi pas ?

Cette question a séduit mon père.

— Vous pouvez employer des étrangers dans votre entreprise ?

— Bien sûr ! Mais vous pouvez aussi habiter en France et travailler en Suisse.

— En France ?

Cette réaction a surpris M. Dubreuil, qui a sou-

— Oui, en France, à la frontière, quoi ! Il n'y a qu'un kilomètre depuis le garage. Vous seriez fier de votre atelier.

— Très intéressant...

Ils ont discuté encore tard et lorsque M. Dubreuil

blanca le 20 juin 1969 à bord du paque  
Laborde.

Le voyage en mer dure trois jours, pendant  
nous faisons la connaissance d'une vingtaine  
nes qui viennent de l'île de la Réunion et  
à Paris pour travailler aux P.T.T. Gérard est  
leur chef. Ce garçon au teint hâlé porte com  
sa guitare en bandoulière. C'est vraimen  
mière fois que ma sœur et moi rencontrons  
de jeunes. Nous passons des moments m  
à chanter des chants typiques et à tenter d  
le *séga*, leur danse traditionnelle.

Ces chants bercent notre traversée, et  
beaucoup de regrets que nous quittons  
exotiques sur le port bruyant et dégoutan  
seille.

Mon père consulte son horaire.

— On arrivera à Annemasse à vingt et u  
On trouvera bien un hôtel... mais il faut  
grouille si on ne veut pas rater le train.

Mes parents pressent le pas. Nous faisons  
ma sœur et moi ; nous aurions cependa  
aller faire un tour en ville.

Le voyage en train, qui dure toute la j  
plus pénible que trois jours de bateau. A n  
du soir, le train entre en gare d'Annem  
valises à la main, nous traversons la rue c  
pour nous diriger vers le centre de la ville  
connaissions personne dans ce patelin. Mon  
son bagage par terre et se tourne vers m

— Christian, nous t'attendons ici. Tâch  
trouver un hôtel pour la nuit. Prends un  
à n'importe quel prix... nous sommes très

Je traverse la rue principale, attiré par  
gne : Hôtel de la Gare. Une chambre à de

agréable nuit sur le plancher des vaches, pour première fois depuis quatre jours.

Le lendemain, une légère bruine mouille les r de Genève. A dix heures du matin, nous entrons d l'immense cour du garage Dubreuil à Chêne-Bou ries.

M. Dubreuil est assis à son bureau, en train téléphoner. Quand il nous voit, mon père et m son visage s'illumine d'un sourire. Il nous fait si de nous asseoir. Après quelques minutes, il pose combiné et écarte les bras en signe d'accueil.

— Enfin, vous voilà donc, monsieur Fonck ! Av vous fait bon voyage ?

— Excellent. Nous sommes arrivés hier soir Annemasse...

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu directement i

— Il était trop tard, nous sommes arrivés à n heures.

M. Dubreuil croise les mains sur son bureau.

— Alors... dit-il. Eh bien, il y a un appartem tout prêt pour vous, juste au-dessus du bureau. N allons d'ailleurs visiter les lieux.

Il se lève en nous faisant signe de le suivre.

— Venez donc ! Et sentez-vous les bienvenus.

Je sens surtout que mon père est terriblement é par ce chaleureux accueil. Il se tourne vers m esquissant un léger sourire.

\* \* \*

Pas un nuage ne vient troubler le beau ciel b en cet après-midi de juillet. Je décide d'aller promener au bord du lac. Une multitude de touri de toutes couleurs et de tous azimuts déambulen long des quais. Je m'assois sur un banc et me n à regarder évoluer les mouettes dans l'étendue ciel. Il m'est souvent arrivé lorsque j'étais ca

eaux. Il m'est difficile de dire ce que je ressens  
des moments pareils. Le temps disparaît,  
plus les gens qui passent tout près de moi  
fixés dans le vide et la chaleur aidant, je  
à somnoler. Je ne dors pas, mais je suis b

Soudain, une voix grave me tire violemment  
semi-léthargie.

— Excuse-moi, puis-je te poser une qu

Un gars que je n'ai pas vu s'asseoir pr  
me regarde en souriant.

— Il en a du culot, celui-là, pensé-je  
geant l'individu qui vient de me tirer de

Il réitère sa demande.

— J'aimerais te poser une seule question.

— Oui, dis-je, sans grande conviction

— J'aimerais savoir ce que tu sais de Jé

Sidéré, je m'exclame :

— Hein ? Savoir quoi ?

De ma vie on ne m'a posé une question  
pertinente. Mais que veut-il, ce gars ? Que  
une leçon de catéchisme, ou que je lui lise v

Il insiste :

— Que sais-tu de Jésus-Christ ?

Alors là, il exagère...

— Jésus-Christ, eh bien... heu... je...

— Qui est-il pour toi ?

— Pour moi ? Un grand homme, un  
homme. Mais je ne sais pas grand-chose de  
a longtemps que je n'ai pas été à la messe

Le garçon esquisse un sourire qui me r

— Vous faites un sondage ?

— Non, pas tout à fait. Je suis chrétien  
drais te parler de mon Sauveur.

— Votre Sauveur ?

— Oui, Jésus ! J'aimerais partager avec  
Jésus a fait dans ma vie.

— Ce que je voulais dire, précisément, c'est que Jésus n'est pas mort.

Ce type a dit cela d'un tel ton qu'on pourrait penser qu'il vient de discuter à l'instant avec Jésus-Christ en personne. Ah ! ça ! Il le connaît assurément mieux que moi, mais cela ne m'empêche pas de rire de cette affirmation.

Le gars ne perd pas courage et continue sa phrase :

— ... Je lui ai parlé aujourd'hui...

Ah ! J'avais raison, il lui a même parlé ! Ou bien il est fou, ou bien il va me traduire illico tout ce charabia en langage clair. Je le regarde et lui souris sans rire :

— Ah ! bon ? Vous lui avez parlé ?

— Oui, dans la prière.

— Ah ! ce n'est pas pareil !

— Si ! Quand on a donné sa vie à Jésus, on peut lui parler dans la prière exactement comme je parle maintenant.

— Mais... j'ai pourtant déjà prié, je n'ai jamais vu Dieu !

— Si tu as Jésus dans ton cœur, tu n'as pas besoin de le voir, tu le ressens tout simplement. As-tu déjà vu ton estomac ? Et pourtant tu le sens lorsque tu as faim. Il en est de même pour Dieu, tu le ressens sans le voir et tu es sûr qu'il existe. Tu peux alors communiquer avec lui par la prière et l'écouter quand il parle. Mais il y a plus que cela ! Dieu a laissé à l'homme un moyen infallible de connaître sa volonté... c'est la Bible, la *Parole de Dieu*. As-tu déjà lu la Bible ?

— Non !

— Alors je t'en enverrai une. Tu n'auras qu'à me laisser ton adresse. Donc je disais que Dieu a parlé à l'homme par la Bible, depuis la nuit des temps. Dieu a parlé à Moïse en lui dictant les paroles

des siècles avant, et beaucoup d'autres choses.  
Mais pour connaître la Parole de Dieu, il faut lire.

A ce moment, un autre garçon arrive près de nous. Il se présente.

— Je m'appelle Jacques, et toi ?

— Christian.

L'autre, qui n'a pas cessé de parler depuis d'heure, profite de l'arrivée de son copain pour présenter aussi.

— Moi, c'est Jean. Avec Jacques, nous sommes partie d'un groupe de jeunes chrétiens. Veux-tu nous rendre visite un soir ?

— Heu ! Non, je vais quitter Genève. Mais si tu me donnes moi votre adresse, elle me sera peut-être utile.

— Volontiers ! La voici — il me tend une carte. Veux-tu aussi nous laisser la tienne ?

Je n'ai pas envie de recevoir la visite de ces gars, alors je leur laisse une adresse, mais pas la mienne.

— Je n'ai pas de domicile fixe actuellement, mais vous pouvez m'écrire en poste restante à Annemasse.

— Bien, je t'enverrai une Bible dans les prochains jours. Ah ! encore une petite chose !

Oh ! non, que me veulent-ils encore ?

— Pendant que je m'entretiens avec toi quelques minutes, Jacques va prendre une photo de nous. Elle que nous publierons dans le petit journal du groupe de jeunes.

J'en ai marre, mais j'acquiesce quand même pour ne pas reux de me débarrasser enfin de ces deux gars.

Une semaine plus tard, curieux de savoir ce que ça donnerait, je vais voir à la poste d'Annemasse si ces deux gars ont écrit. Ils ont parlé. Un colis m'attend. Une Bible toute neuve. Je ne lirai d'ailleurs jamais.

— Quel âge avez-vous, monsieur ?

— Dix-huit ans.

— Et que voulez-vous faire ?

— Vendeur dans un grand magasin, ou magasinier...

— Avez-vous un diplôme ?

— Aucun. J'ai fait mes études secondaires à Casablanca. Il y a seulement six mois que j'ai quitté le lycée.

Il m'indique un siège.

— Prenez place.

Il sort un gros cahier et se met en devoir de consulter. Au bout d'un moment, il lève la tête.

— Nous avons effectivement besoin d'un magasinier-vendeur dans un de nos petits magasins du quartier d'Onex. Est-ce que cela vous va ?

Je ne suis pas venu au service du personnel de magasin à succursales multiples pour choisir un travail selon mes goûts, mais pour travailler le plus possible. Il me faut absolument gagner de l'argent. Trois mois se sont écoulés depuis notre arrivée à Genève. L'appartement qui nous a été prêté est merveilleusement adapté à nos besoins, mais nous ne l'avons eu que pour une période malheureusement très courte, car c'était celui même de M. Dubreuil et mes parents, ne voulant pas abuser plus longtemps de son hospitalité, le lui ont rendu et en ont loué un sur France. Il a fallu le meubler et je désire aller avec mes parents. C'est pour cela que, en cet après-midi d'octobre, je suis assis dans ce bureau. L'offre me semble acceptable.

— Oui, monsieur, cela me va.

— Avez-vous déjà travaillé en Suisse ? Je crois que vous habitez la France.

— Oui, c'est cela, mais je n'ai jamais travaillé en Suisse.

— Bien !

L'homme se lève et vient se mettre en le dos tourné au bureau.

— Pour le salaire, hum... du fait que jamais travaillé en Suisse, nous devons prendre à l'essai avec un gain mensuel de cent francs, qui passera à sept cent cinquante francs par mois de mise à l'épreuve. Si vous nous satisfaites, on vous augmentera. Est-ce qui vous convient ?

— Cela me convient !

Et cela d'autant plus que je n'ai aucun salaire en Suisse. Sept cents francs, ce n'est pas grand-chose, mais je n'en gagnais que deux cents à Casablanca, presque avec enthousiasme. Brusquement, je suis venu à mon aventure au Maroc et j'ajoute :

— Je crois que je vous donnerai satisfaction.

M. Hofer me conduit dans sa voiture jusqu'à un magasin où je dois faire mes premières affaires. Les dames m'accueillent très gentiment. La tâche de travailler là me remplit de joie. On me confie avec beaucoup de précision en quoi consiste ma tâche. Je devrai faire l'inventaire des marchandises, compléter, décharger avec le chauffeur les marchandises de livraison, servir au comptoir et, le soir, ranger les denrées périssables au réfrigérateur, nettoyer les rayonnages et récuser le sol du magasin. C'est une tâche pénible. Voilà de quoi remplir une journée, mais comme il y a bien trois mois que je n'ai rien fait, si ce n'est me promener dans tous les coins de la ville et sur toutes les rives du lac, c'est avec le même courage et de joie que j'accepte les tâches. Les aimables dames me proposent.

Quelques mois plus tard, un après

— Christian, voulez-vous m'aider à tirer cette corbeille dehors, s'il vous plaît ?

Mme Friedmann est très gentille avec moi mais depuis quelques jours, j'ai complètement perdu mon enthousiasme du début. Je n'ai plus envie de travailler dans ce magasin, et encore moins de me faire commander par une *femme*. Je relève rapidement la tête et lui lance sèchement :

— Vous ne voyez pas que je suis en train de réassortir les chocolats, non ? Vous voulez que ce soit toujours plein, mais vous me dérangez constamment dans mon boulot ! Laissez cette caisse où elle est. Si vous n'êtes pas capable de la tirer toute seule, je la sortirai moi-même. Maintenant, fichez-moi la paix un moment !

Je suis devenu presque violent, et cela d'autant plus que nous sommes seuls tous les deux, Mme Gay ayant pris son après-midi de congé.

Mme Friedmann abandonne la corbeille en plein milieu du magasin et se retire dans l'arrière-boutique. Au bout de quelques minutes, ne la voyant pas réapparaître, je commence quand même à m'inquiéter. Laisant les chocolats, je saisis la corbeille par une poignée et la traîne vivement vers l'extérieur. Je renverse les rayons de pommes de terre et me dirige vers l'arrière-boutique, la corbeille vide à la main. Mme Friedmann est assise sur un tabouret, les yeux rouges de pleurs, la tête entre les mains. Je commence seulement à me rendre compte que j'ai gaffé en lui parlant comme ça. Que vais-je faire pour réparer ? Je m'approche en silence. Elle lève la tête dans ma direction.

— Christian, ça ne va plus avec vous. Depuis quelques jours, vous êtes irritable, méchant même. Je ne peux plus vous garder ici. Il faut que j'en parle

Elle m'interrompt alors que j'allais pe  
de trouver une excuse à ma mauvaise

— Non, ce n'est pas la peine. Si vou  
sez, ça recommencera demain. Non, il f  
soyez transféré ailleurs, ou bien que v  
un travail indépendant.

Mme Friedmann est la gérante du m  
qu'elle me dit n'est que la vérité. En eff  
l'attrait pour la Suisse a passé (une ann  
écoulée depuis mon arrivée), un déséqu  
mencé peu à peu à s'installer en moi. Je  
dans ma peau, complexé par ce boulot  
pourrais faire quelque chose de bien  
veux terriblement à mes parents pour  
maison, les disputes se succèdent jou  
à cause de mon mauvais caractère. Il  
de casser des chaises en les cognant su  
dant une crise de nerfs. Tout cela s'est  
magasin. Ce que me dit Mme Friedman  
prend pas. Je suis conscient de mes fau  
prêt à les reconnaître. Je suis devenu  
*par complexe d'infériorité.*

— Madame, faites ce que vous voulez  
prêt à partir dès ce soir. Jamais une f  
commandera, et comme vous êtes la gér  
ne pourrons pas collaborer.

Ainsi, j'ai signé mon départ. M. Hofe  
section, est consulté et une décision e

— Vous êtes transféré dans une de no  
tiques du centre. Vous serez seul, donc  
Un chef passera quelquefois dans la s  
s'assurer du travail. Et je vous transme  
sément de la part du bureau du person  
séments envers Mme Friedmann ont é  
oreilles du chef. Cet avertissement est le  
vous arrive encore une fois de vous disp

Je marmotte un petit *Oui, monsieur !* avant de disparaître en vitesse. Ainsi, après une année à Genève mes plus graves problèmes ont déjà commencé à en crasser ma vie.

\* \* \*

Ma nouvelle boutique est en fait un rayon situé un peu en retrait des autres, vers le centre du magasin. Chaque matin, quand j'arrive, je range de la nouvelle marchandise, je prépare ma caisse, enlève la poussière, enfin je fais tout... tout seul, et j'en suis bien content ! J'ai trouvé la *planque*, l'indépendance mais aussi la solitude. Un matin, une idée me vient à l'esprit. Pas une idée nouvelle...

Une vieille dame entre peu après l'ouverture.

— Bonjour, monsieur !

— Bonjour, madame ! Que puis-je faire pour votre service ?

La dame tend un doigt résolu vers un étalage.

— J'aimerais ceci, s'il vous plaît !

— Un seul ?

— Mettez m'en deux, je vous prie.

Je prends la marchandise sur le rayon et la pose sur le comptoir.

— C'est pour offrir, madame ?

— Oui, monsieur. Ce serait gentil si vous pouviez me faire un emballage cadeau.

— Avec plaisir, madame, dis-je, presque fier de montrer mes talents artistiques.

Pendant que je fais le paquet, il me semble que la dame me dévisage depuis un petit moment. Soudain elle s'exprime :

— Vous avez une très jolie cravate, monsieur.

— Oui ? Vous trouvez ?

— En effet, ce rose s'allie merveilleusement avec votre teint basané.

La dame reprend :

— C'est fou ce que les jeunes s'ha  
notre époque. Ce n'était pas comme  
temps.

Tandis qu'elle parle, mon paquet est j

— Voilà, madame, lui dis-je en le  
elle.

Elle sort son porte-monnaie.

— Combien cela fait-il, s'il vous pla

— Vingt francs tout ronds, madame

Sortant un billet de vingt francs, ell  
en disant :

— Vous êtes italien ?

Décidément, cette personne a envie  
matin, mais, tant qu'elle flatte mon  
m'importe peu. Je prends le billet qu'el  
le garde à la main.

— Non, madame, je suis français.

— Mais d'où vous vient ce teint br  
de vous un si beau garçon ?

C'est trop, je rougis.

— Je suis métis. Ma mère est marocain

— Vous venez du Maroc ?

— Oui, j'y suis né.

— Ah ! bon ! Ça doit être un très jo

— En effet, c'est très beau.

Et la conversation continue ainsi pen  
nes minutes, au terme desquelles la da  
gentiment, promettant de revenir me v  
jours. Lorsqu'elle sort de ma boutique,  
que le billet de vingt francs est toujo  
main. Alors mon idée pas très nouvelle  
germer dans mon esprit.

— Vingt francs ! Ce n'est pas si mal.

Après ce *bof* décisif, j'enfouis le billet dans ma poche de veston et... ni vu, ni connu !

Dès cet instant, le cercle vicieux se dessine. Chaque jour, j'empoche un ou deux billets et, au bout de quelques mois, j'arrive à détourner un bon petit magot.

Je prends l'habitude de me rendre au *Club* à la sortie de mon travail, et les finances ne manquent jamais. Je dépense chaque soir beaucoup d'argent en boissons, en restaurant et en dancing, ne rentrant à la maison qu'aux alentours de minuit. Pendant huit mois, le manège tourne gaiement jusqu'à un certain soir où, arrivant à la maison vers onze heures, je découvre ma mère en pleurs.

— Qu'y a-t-il, m'man ?

Elle relève la tête et s'essuie les yeux avec un mouchoir.

— Ton père...

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il a un abcès sous l'oreille. Il est allé à l'hôpital aujourd'hui. Ce n'était qu'un petit bouton il y a huit jours, tu l'as bien vu... aujourd'hui, c'est grave comme le poing. A l'hôpital, ils lui ont donné un pansement à mettre dessus et ils lui ont dit de revenir.

Ma sœur est assise dans un coin de la cuisine silencieuse. Je la regarde sans rien dire, puis me retourne vers ma mère.

— Allons ! Ce n'est rien. Un abcès, ce n'est pas grave. Un peu de courage, quoi ! Il n'est pas mort.

Sans m'en apercevoir, j'ai un peu élevé la voix. Ma mère me fait signe de me taire, car le père dort dans la chambre à côté. Je lui chuchote :

— Allez, va te coucher, ce n'est pas grave. Ça se guérit très bien, un abcès.

— Mon fils, j'ai peur que ce soit autre chose.

— Mais quoi d'autre ?

— Maman, tu te fais des idées. Allez, cher, et toi aussi, Dédée. Laissez-moi ma sine.

Mon lit se trouve dans la cuisine et ma dans la chambre des parents. Notre appartement que deux pièces, et cela fait déjà une année que nous l'occupons. A Gaillard, en 1870, difficile de trouver un appartement convenable, nombre de frontaliers qui y habitent. Ma mère brasse et sort, suivie de ma sœur.

— Bonne nuit, maman, et ne te fais pas chuchoté-je, malgré ma certitude que le font que commencer.

\* \* \*

— Au revoir, monsieur, merci !

Le client quitte la boutique. Je compte mon comptoir et sors vers un de mes étals, y ranger de la marchandise lorsque, tout à coup, me trouve nez à nez avec mes parents.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites là ? m'acheter quelque chose ?

Je remarque tout de suite une grande ressemblance le visage de ma mère. Mon père me salue, se dirige tranquillement vers un autre rayon à l'autre bout de là, faisant mine de chercher quelque chose. Ma mère me fait signe d'entrer dans la boutique.

— Mais qu'y a-t-il ?

— Nous revenons de l'hôpital, maintenant.

— Ah ! Et que vous ont-ils dit ?

Ma mère regarde en direction de moi, moi-même nous tourne le dos. Je fais de même et découvre un énorme pansement qui commence sous l'aisselle et se termine dans le col de la chemise. Ma mère garde le silence. J'essaie de combler ce silence, mais je ne peux.

— Le docteur ne nous a rien dit, mais il dés te parler. Il faut que tu ailles le voir le plus v possible.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu es l'aîné. Il nous a dit que c' pour une question de papiers, car ton père doit ent à l'hôpital la semaine prochaine.

— Quoi ! A l'hôpital ? Pour ça ?

— Ecoute, Christian, j'ai la certitude que c'est p grave que tu ne crois. Ce n'est pas un simple abc tu ne te rends pas compte.

— Tu te fais trop d'idées, m'man. Tu exagères t jours tout. Arrête un peu, s'il te plaît. J'irai voir médecin et, quand tu sauras ce qu'il m'a dit, j'esp que tu seras rassurée.

— Va le voir et ne me cache rien de votre ent tien, s'il te plaît !

— Que veux-tu que je te cache ?

— Tu sais, Christian, ce genre de choses ne dit pas facilement.

— Maman, tu philosophes ! J'irai voir ce docte demain après-midi, j'ai justement congé. Mais d là, s'il te plaît, ne te fais plus de souci. Tu as l' encore plus mal en point que papa.

Ma mère sourit comme elle ne l'a pas fait dep bien longtemps. Mon père nous rejoint à ce mome

— Allons, papa, après ta sortie d'hôpital, on verra plus rien ! Ça te fait mal, maintenant ?

— Non, non, ça ne me fait pas mal ! Mais je sais pas où j'ai pu choper une saleté pareille. N qu'avec tous les produits chimiques que j'utilise garage... on ne sait jamais !

— Une infection comme ça se guérit très bi j'en suis sûr. Et puis, s'il faut que tu ailles à l' pital, c'est probablement nécessaire.

J'ai dit cela devant ma mère, sans grande con

taire, sachant que rien ne pourra la détourner de son idée.

\* \* \*

— Mademoiselle, s'il vous plaît, le bureau du docteur Moore ?

L'infirmière s'arrête à ma hauteur et me dirige dans une direction.

— Prenez ce couloir jusqu'au fond, tout à droite, c'est la première porte que vous verrez.

— Merci bien !

Je suis le couloir blanc, percé de part et d'autre de portes de la même couleur portant des numéros.

— Docteur Moore, ORL. C'est là.

Je frappe trois petits coups et ouvre la porte. Un homme est assis, en train de lire devant un grand bureau. Il lève tranquillement la tête en me voyant entrer.

— Bonjour, docteur ! Je suis Christian Moore. J'ai récemment demandé à mes parents...

— Ah ! vous êtes le grand fils ! Asseyez-vous.

Cette voix chaude et sympathique me rassure.

— Vous savez que votre père doit entrer à l'hôpital ?

— Oui, ma mère m'en a parlé.

— Que vous a-t-elle dit d'autre à ce sujet ?

— Pour la question des papiers, je crois qu'il n'y a rien de particulier.

— Non ! Il n'est question d'aucun papier. Vous êtes un homme, je désire vous parler franchement — le médecin croise les mains devant son bureau et me regarde droit dans les yeux. — Les examens que nous avons fait subir à votre père ont révélé la présence de cellules cancéreuses dans son organisme.

Cette déclaration me glace. Pendant un moment je garde le silence en regardant vaguement le docteur. Le médecin prend de nouveau la parole.

sur vous désormais que reposeront toutes les responsabilités. Ce que je vous ai dit était trop important pour rester secret. Il faut que vous ayez le courage d'un homme véritable.

— Mais, docteur, mon père va mourir, alors ?

— Il ne faut pas voir tout en noir. Cette maladie est très grave, certes, et nous allons tout tenter pour le sauver. Mais il faut vous attendre à ce que...

— A ce qu'il meure, quoi ?

— Eh bien, je ne veux pas vous donner de fausses espérances. La maladie est à un point très avancé.

— Combien de temps lui donnez-vous encore pour vivre ?

— Ce n'est pas moi qui décide de la vie d'un homme. Je vous ai dit que nous ferons tout pour le sauver. Nous allons dès à présent commencer à faire des séances de radiothérapie, c'est-à-dire nous allons essayer de détruire ces mauvaises cellules avec des rayons, mais...

— Mais quoi ?

Je suis devenu presque audacieux tant ce problème m'a bouleversé. Je ne m'attendais vraiment pas à cela en entrant dans ce bureau.

— Mais... la maladie est tellement avancée, je répète, que j'ai de la peine à croire que nous arriverons vraiment à guérir votre papa. En dépit de cela nous avons toujours espoir en la guérison et j'aimerais vous associer à cet espoir.

Cette phrase me calme.

— Je vous remercie, docteur, pour cet espoir que vous me donnez... Mais, dans le cas contraire, dites-moi franchement : combien de temps mon père pourra-t-il encore vivre ?

Le médecin se lève et se dirige vers la fenêtre. Il jette un regard furtif à l'extérieur, puis se tourne rapidement vers moi.

interdis d'en parler à votre mère. D'ailleurs, je ne veux pas qu'elle apprenne une bribe de rien. C'est entendu ? J'ai vu votre maman et je sais qu'elle est trop fragile pour apprendre. Alors, soyons franc : votre papa a un cancer de la gorge à un stade très avancé. Si nous n'arrivons pas à le guérir, je crois qu'il ne pourra encore vivre quelques mois...

— Combien ?

— Entre six mois et un an, mais je ne vois rien.

Cette phrase me fige dans mon fauteuil et je me suis levée :

— Docteur... merci ! Vous avez été très gentil de m'avertir. Je vous promets que je garderai tout cela pour moi.

Lorsque je sors du bureau, je sens mon cœur se nouer atrocement et des larmes amères commencent à couler de mes yeux.

— Cette fois, c'est sérieux ! pensé-je en marchant, regardant d'un pas incertain vers la sortie.

## Gens qui rient Gens qui pleurent

— Tu sais, Paul, il faut absolument que tu m'aides. Sans quoi je ne sais pas où je vais pleurer ce soir. Laisse-moi venir une ou deux nuits chez toi, et après je verrai... je me trouverai une chambre. Tu es d'accord ?

— Ouais ! Mais je ne pourrai pas te garder longtemps, la propriétaire pourrait le savoir et alors elle me vide aussi sec ! Deux ou trois nuits, d'accord, mais pas plus !

— O.K., je viens ce soir. J'ai mes affaires de vestiaires. On ira ensemble à sept heures.

Heureusement que Paul a accepté de m'héberger. En quittant la maison la veille, je n'ai pas pensé à l'endroit où j'irais vivre. Mais j'en avais tellement marre de maman ! Elle n'arrêtait pas de crier et pour rien.

— Et tu rentres tard, et ton père est malade, et tu ne ramènes pas assez d'argent à la maison, et tout cela...

Ça n'en finissait plus, alors hier soir, j'ai claqué la porte.

— Ecoute, maman, tu sais que j'ai dix-neuf ans et que je ne suis plus un gamin. Laisse-moi un peu de liberté.

dans les bars et les dancings. Ton papa et tu ne me donnes que trois cents francs pour vivre. Ça ne peut pas aller !

— Bon ! me suis-je écrié en donnant un coup de poing sur la table, ou bien tu prends trois cents balles, ou bien tu n'auras rien ! Et prendras le bol à la fin, j'ai aussi le droit de

— Christian, tu es un fils indigne !

— Ah ! bon ! Puisque c'est comme ça, plus de fils. Tu te débrouilleras toute seule, décampe... et tout de suite !

Ma mère a fait un pas en avant pour me prendre les bras.

— Ne fais pas l'idiot, Christian !

Je me suis dégagé violemment.

— Fous-moi la paix, s'il te plaît !

Et, m'emparant d'un sac de voyage, j'y ai mêlé pêle-mêle quelques affaires. Ma mère m'a regardé tristement.

— Tu as de la chance que papa soit là. Il ne t'aurait jamais laissé faire ça.

— Laisse le père tranquille, ai-je crié, ne te soucis comme ça !

— Christian ! Je ne te reconnais plus...

Et se mettant à pleurer, elle est entrée dans sa chambre en fermant la porte. J'en ai profité pour déguerpir au plus vite afin de ne pas être gêné par ma conscience.

La nuit printanière était chaude et bien nous nous suis enfoncé d'un pas rapide, mon baluchon sur le dos, ne sachant pas trop où aller. C'était la première fois que je partais et, à cent mètres de la maison, je grettais déjà ce départ hâtif et irréfléchi. Mon orgueil et ma fierté et mon orgueil ne voulaient pas que je sois vu et comme je leur obéis au doigt et à l'œil.

J'ai rapidement établi dans ma pensée une liste mes connaissances.

— Ah ! Je crois que je vais aller voir Ingrid... Peut-être qu'elle me logera.

Ingrid est une amie allemande qui est venue pendant une année apprendre le français à Genève.

Je lui dirai que j'ai eu un petit problème avec ma mère. Si elle m'abrite pour cette nuit, j'aviserais demain matin.

\* \* \*

— Salut, Ingrid !

— Ah ! c'est toi. Que viens-tu faire à cette heure ? Il est dix heures passées.

Elle a ouvert largement la porte, mais a posé ses doigts sur sa bouche, me faisant signe de me taire.

— J'ai une amie qui habite avec moi, a-t-elle chuchoté.

— Mince ! ai-je pensé en entrant sur la pointe des pieds.

— Allons dans ma chambre.

Nous avons passé dans sa petite chambre, dont elle a fermé soigneusement la porte.

— Pose ton sac là et assieds-toi ! Que t'arrive-t-il ?

— J'ai eu un petit problème avec ma mère... je suis parti...

— Et tu ne sais pas où dormir, c'est ça ?

— A peu près...

Sa réponse a été nette :

— Je ne peux pas te loger ici !

— Même pour la nuit seulement... ça ne peut pas aller ?

— Non ! Ce n'est pas parce que je ne veux pas mais je ne peux pas. Je partage ce studio avec une autre fille et nous n'avons pas le droit d'amener

garçons ici. Si ma mère me permet de venir à

— Oui, je ne veux pas te faire d'ennu  
Et c'est comme ça que j'ai passé ma p  
loin de chez moi, dans un hôtel minable à  
la nuit. Le lendemain, j'ai demandé l'  
Paul.

\* \* \*

— Mon père et ma mère sont à Paris. Il  
que je les ai quittés. Je suis parti à l'avent  
à Marseille, j'ai bossé comme mousse su  
C'est là que j'ai chopé le scorbut à forc  
des conserves. Et puis j'ai fait la route, l  
temps à autre pour me faire quelques  
même traversé la France au moins di  
bout à l'autre en stop avant d'atterrir à

Paul s'empare de la bouteille de vin r  
verse un verre à ras bord.

— Tu en veux une goulée ?

— Non, merci !

Ce garçon m'étonne. Son goût pour l'  
séduit et j'ai vraiment envie qu'il con  
raconter son histoire.

— Pourquoi es-tu parti de chez toi ?

Il boit son verre d'un trait et s'essui  
du revers de la main.

— Le père est un ivrogne, et la mèn  
gosses. On était dix en tout. Et en plus  
battre comme un tapis ! C'était plus v  
baraque... J'aurais descendu le père, al  
féré me tailler.

— Tu as des nouvelles de tes vieux ?

— Bof ! En trois ans, je leur ai écrit tro  
fois, ça suffit. Bon ! pour en revenir à  
couchera dans le même lit. Il est assez

— Oui, ça ira ! Mais avant, je vais a  
tour. J'espère que les bistrots de Saint

— Non, je vais me pieuter, je suis assez raide ce soir !

— O.K. ! Alors, à tout à l'heure !

— Ho ! ho ! Et la vaisselle, crie-t-il, je la fais tout seul ?

— Ah ! excuse-moi, je vais t'aider !

Et je me dirige vers l'évier crasseux.

Faire la vaisselle, *moi* ! J'ai toujours compté sur maman pour la faire ! Voilà que maintenant je n'ai plus de servante. C'est vraiment la première fois que je fais la vaisselle après avoir mangé.

Vers huit heures du soir, je sors de la petite chambre alors que Paul se met au lit.

Saint-Julien est une petite localité située aux abords de Genève. A cette heure, les gens sont bien tranquilles chez eux, devant leur téléviseur. La plupart des habitants sont des frontaliers et, une fois rentrés au bercail, ils n'en sortent plus. Je me dirige lentement vers le centre, en regardant avec mélancolie les maisons aux volets clos, imaginant la douceur d'un foyer uni derrière ces volets, tandis que j'erre comme un chien dans les rues... tout seul. Un dégoût terrible de la vie étreint mon cœur. Je pense à Paul. Lui aussi en avait ras le bol, mais il a pris la bonne part. Il a donné sa vie à l'aventure. Ce soir, il a bu son verre et il est allé se coucher. Demain, il ira vendre ses glaces devant le magasin où je travaille et, dans trois jours, il s'en ira peut-être je ne sais où ! Il se fera de nouveaux copains, il verra de nouvelles têtes et un nouveau pays. Oui, c'est vraiment la bonne part. Je le revois buvant goulûment son verre de pinard et fumant sa gauloise.

— Il est heureux ! me dis-je.

Au loin, j'aperçois une enseigne de bistrot.

— Je vais aller boire un verre là-bas, et s'il le faut je n'en boirai pas qu'un !

— Une bière, s'il vous plaît !

Elle se retire à l'intérieur et revient plus tard. Je bois d'un trait le verre qu'elle m'a apporté et lui en commande un second.

Mes pensées se mettent alors à vagabonder et un formidable soliloque s'engage.

— La vie, c'est dingue, quand moi-même je demande pas à venir au monde, et une fois que j'y est, il faut supporter toutes les injures et les humiliations. Je pense à tous ces gars que j'ai connus à l'école ou ici, tous ces mecs heureux avec un métier ou un ingénieur qui leur paie des études et qui leur permet de finir. Et moi ? J'aurais pu continuer mes études et trouver un métier potable pour la vie actuelle... Mais non, là assis dans cet horrible troquet en train de boire comme un poivrot, pour oublier un peu de peine, une mère qui me met les bâtons dans les roues...

— Mademoiselle, une bière, s'il vous plaît.

— Ouais, c'est quand même dingue, moi-même j'aurais pu devenir pilote comme mon oncle ou médecin. Non ! Je ne suis qu'un chenapan, un voyou de carnaval et maintenant, un ivrogne...

J'allume une cigarette et sors un petit carnet et un papier de ma poche. Je me mets à dessiner un petit dessin féminin au bas duquel j'inscris le mot "vie". Ma tête commence à me tourner et mes idées s'éparpillent d'une manière anarchique.

— Ouais, c'est quand même dingue, moi-même j'aurais pu devenir pilote comme mon oncle ou médecin.

— Mademoiselle, une bière !

— Bon ! Eh bien, je vais me faire un verre. Si, en rentrant, je vois une femme seule, je lui prendrai son sac.

L'alcool aidant, je manigance un plan.

Elle arrive derrière elle, l'attrape le

Je ne vais pas faire une idiotie de plus, j'ai assez d'ennuis comme ça !

— Mademoiselle, une bière !

Un sac à main, quelle idée ! Je vais écrire une chanson, c'est moins bête.

Je sors mon crayon et me mets à écrire :

*Quand j'aurai vingt ans  
J'irai visiter le monde.  
J'irai par les vents  
Et par toutes les ondes.  
Oh ! joli monde,  
J'irai faire ta ronde...*

Ce que Paul vit chaque jour, moi, je suis en train de le rêver ce soir, sur la terrasse d'un bistrot minable après avoir ingurgité six ou sept bières. La bouche pâteuse, je demande l'addition et, sans compter ma monnaie, je me lève, abandonnant sur la table mon dessin représentant si bien *ma solitude*. En titubant je regagne mon bercail provisoire. Paul dort déjà. Tout habillé, je me glisse près de lui et ne tarde pas à en faire autant.

Je reste trois jours chez Paul. Ensuite, pas très loin de là, je trouve une chambre dans un hôtel. Paul vend ses glaces pendant deux semaines encore, puis il quitte Genève et je n'entends plus parler de lui.

\* \* \*

Trois mois se sont écoulés depuis mon départ de la maison. Un samedi après-midi, je décide d'aller voir papa à l'hôpital. Nous sortons de sa chambre et, tout en marchant dans le couloir, il me prend le bras.

— Tu sais, Christian, tu dois prendre soin de ta mère. Elle a vraiment besoin de ton soutien. Mo

venue me voir ce matin. Elle a pleuré. Mais que ta sœur est avec elle ! Allons, sois vaillant et retourne auprès d'elle.

Papa est devenu de plus en plus pâle, il a même changé de tonalité, tant la maladie le rongé a pris de l'ampleur. Il ne parle plus que de mal. Quand je vais le voir, par la suite, il me tient toujours de ses journées d'hôpital, de son état financier, et surtout de la solitude de son existence. Il paraît-il, n'arrête pas de pleurer. Le courage m'en redonne aussi.

— Papa, je vais retourner à la maison.

Des larmes jaillissent de mes yeux et je fais tout pour les retenir. Je suis là, comme un enfant près de mon papa qui souffre et lutte courageusement avec un tel cran que je ne vaudrais rien devant lui ! Il est assis en face de moi et me dit : Il m'enlace de ses deux bras.

— Mon fils, j'ai aussi fait des bêtises pendant ta jeunesse... mais j'ai toujours tenté de faire ce que je pouvais. Je ne t'en veux pas de quitter la maison en laissant ta mère seule, mais d'aujourd'hui, je te demande de m'obéir, d'obéir à ta mère. Retourne à la maison, tu n'en seras que plus fier que tes parents aussi ! Alors ?

— Bien, p'pa ! Demain, c'est dimanche, j'irai chercher mes affaires à l'hôtel et je reviendrai à la maison. C'est promis ! Si maman vient te voir, dis-lui que je serai chez nous demain.

Mon père sourit. Son visage ravagé par la maladie française s'illumine soudain.

— Enfin ! Voilà une parole sensée. À partir de maintenant, les visites sont terminées. Viens me voir demain après-midi... avec maman !

— Salut, p'pa ! A demain !

J'embrasse mon père sur les deux joues et suis fier de lui.

## Les années-lumière

— Tu es sûr de ce que tu m'avances, Luc ?

— Parfaitement ! L'univers est une spirale. Le temps se trouve sur les lignes de la spirale. Imagine une spirale... Les cercles sont parallèles et ils fuient vers l'infini. Une spirale n'a ni commencement ni fin. Notre époque se trouve donc sur un point de la spirale et, de chaque côté, elle est entourée par un monde parallèle. D'un côté futur, et de l'autre passé. Il nous est alors possible de voyager dans le temps en passant dans un de ces univers parallèles par une brèche dans le continuum spatio-temporel !... Qu'est-ce que tu bois ?

— Un café, m'écrié-je, sidéré.

— Pour moi, ce sera un chocolat chaud.

Le garçon s'éloigne vers le bar et Luc reprend son fantastique discours.

— Je disais donc que le tout est de trouver un moyen de passer dans une ligne parallèle de la spirale du temps... Tu suis ?

— Heu... oui... vas-y, ça m'intéresse.

— Alors mon avis là-dessus, c'est que si un homme atteint la vitesse de la lumière, c'est-à-dire la plus grande vitesse et traverse la brèche en question.

— Oui, je vois ce que tu veux dire, saie pas de te piéger en te posant cette me tracasse vraiment... Qu'est-ce qu'il lignes de ta spirale ?

Luc sourit.

— Ah ! Je vois ! Eh bien, il y a d'a superposées, d'autres temps, d'autres é tres univers.

— Oui, mais il y a bien un vide quelq

Luc ne perd pas le nord.

— Oui, il y a un vide que les sava néant. Voilà ! Mais je t'assure, Christi comme ça qu'est conçu l'univers. Et j que les extra-terrestres ont trouvé le m t'ai parlé tout à l'heure. Ils voyagent da viennent souvent nous rendre visite, notre vie selon le paradoxe temporel. Il pas d'autres planètes, comme certain c'est enfantin. Il n'y a pas de vie sur l nètes. *Il y a de la vie dans le temps,*

— Bois ton chocolat, il refroidit...

Amusé par mon indifférence soudain de rire.

— Je n'aime que le chocolat froid !

Je souris.

— Alors pourquoi en as-tu command

— Parce que, pendant que je te parl C'est la loi du temps.

— Toujours aussi original !

— Pour en revenir à notre discussion tu de tout ce que je t'ai dit ? reprend

— Eh bien... je pense que ta théorie e mais elle reste à être prouvée.

Alors là, Luc sort de ses gonds.

— *C'est prouvé*, mon vieux ! Des sav donné des preuves suffisamment impo

un bateau dans l'océan Pacifique et l'ont déplacé six cents kilomètres sous l'action de ces rayons. Tu te rends compte, six cents kilomètres ? Et sans passer par le phénomène du temps. Aucun membre de l'équipage n'a pu dire ce qui est arrivé ; certains de ces types sont même devenus fous. On a détruit les plans de cette machine, mais, à mon avis, on aurait dû les garder, ça nous aurait donné la réponse à bien des mystères.

— Ouais... mais s'ils les ont détruits, c'est qu'ils avaient une raison !

— Ecoute, Christian, tu es trop terre à terre. Donne-moi une autre théorie sur notre existence et je réfléchirai, c'est promis !

La discussion commence à devenir si intéressante que les clients du Brésilien-Bar assis aux autres tables se tournent constamment vers nous, cherchant à saisir quelques bribes de notre conversation.

— Je ne vois pas, Luc, ce que je pourrais te dire. Notre existence est un mystère, c'est tout !

— Facile à dire ! Tu crois quand même aux extraterrestres, ou bien ? Tu ne vas pas me dire que...

— Que quoi ?

— Que tu n'as pas lu les journaux. Il y a des jours, vingt gars ont vu une soucoupe volante sur Genève. Quand même ! Ces gars ne sont pas fous. Et ne me parle pas d'hallucination collective.

— Oui, j'ai lu cet article, et je crois vraiment que des hommes viennent d'autres planètes pour nous visiter. Nous ne sommes pas les seuls dans l'univers, cela je le crois !

— L'univers, l'univers, tu ne sais même pas ce que c'est. Tu ne vas pas me dire que tu crois qu'il y a des mecs dans la lune. Ah ! ça oui, il y en a quelques uns, dans la lune. Mais ce ne sont pas des luniers. Crois-moi. C'est périmé, ton truc. Armstrong et

m'écoutes pas. Je n'ai jamais prétendu qu'aux luniens, pas plus qu'aux martiens ni aux vèniens. Je crois tout simplement que des humains préférents de nous habitent sur d'autres planètes, dehors même du système solaire. Les autres existent bien, non ?

Luc se caresse la barbe. J'en conclus qu'il commence à perdre un peu les pédales, et j'en profite un peu sec :

— Donc, s'il y a d'autres hommes dans d'autres galaxies, où places-tu tout ça dans ta spirale ?

— Je ne sais pas comment t'expliquer cette idée, mais je sais que le temps est relatif. C'est tout ! Je te conseille de lire le livre *Les mondes parallèles*. Tu verras, ce n'est pas une tarte, c'est sérieux comme bouquin... Tu veux que je t'apporte des boissons ?

— Je paie, tu as trop bien parlé !

Luc sourit. Il a perdu une bataille, mais il n'a pas perdu la guerre.

— On se voit quand, Christian ? On va pouvoir discuter sur ce sujet. Je suis en train d'écrire un roman là-dessus ; j'aimerais bien t'en lire un peu. D'accord ?

— D'accord ! Demain soir ici.

— O.K. !

Après avoir ramassé ma monnaie, je m'en vais.

— Bon, j'y vais. Alors à six heures demain soir. Salut, Luc ! Tiens, c'est rigolo ça... *Salutu*

\* \* \*

— « ... Robert Malcolm s'assied confortablement dans le fauteuil vert olive, se concentre sur le bouton et tend la main vers le bouton violet en haut à droite de l'immense tableau de commandes. L'ai

mer... 960... 1920... Robert sent augmenter les battements de son pouls, le temps se met à retarder... 2000... 4000... 8000... 16000... c'est le moment où Robert sent le plus écrasé dans son fauteuil... 150 000... une force inexplicable le plaque au fond de son siège. La chambre est devenue orange, puis les couleurs les plus extravagantes défilent devant ses yeux. Voici la vitesse la plus élevée ... 300 000 km/seconde, les volutes atteignent la masse infinie. Robert appuie sur le bouton jaune placé à proximité de ses doigts sur l'accrochage du fauteuil. Enfin ! une décélération rapide soulève de son siège et le projette au sol sous un tableau de commandes. Il se lève, s'époussette, descend les trois marches qui le séparent de *Terre*. Il jette un regard à l'entour. La grisaille du ciel indique qu'il n'est pas en été ou qu'il se trouve dans un pays froid. Au loin, il aperçoit un homme vêtu d'une peau de bête et portant sur son épaule un crovreuil mort.

— Hé ! l'ami ! Puis-je vous demander un renseignement ?

L'homme s'approche. Quand il voit Robert Malc dans son costume taillé chez Cardin, il a un brusque mouvement de recul et reste à cinq mètres, stupéfait. Sa barbe lui arrive aux genoux, qu'il a cagneux. La couleur de sa peau varie du grisâtre vers le bas jusqu'au marron foncé vers le visage et le cou. Il est debout. Il regarde Robert.

— N'ayez pas peur, je voudrais seulement vous demander un renseignement. En quelle année sommes-nous ?

L'homme balbutie quelques mots.

— Bougou, bougou... nava... sé... té... lo... bougou, bougou !

Robert se caresse le menton et fait un pas en avant.

L'homme recule, puis se retourne violemment pour

Stupéfait, je m'écrie :

— Ça va, Luc ! Ce n'est pas mal si ça fiction. Mais tu ne vas pas me dire que tu lement ce que tu écris... hein ?

Luc range les feuilles de son roman dans sa poche et s'empare de son chocolat chaud ou froid.

— Eh bien, Christian, si je ne croyais que les extra-terrestres ne sont que des hommes de la planète qui voyagent dans le temps, je n'aurais pas écrit cela. Malcolm, pour moi, c'est Dupont dans le temps !

— Tu divagues, Luc. Ce que tu écris n'est que de la science-fiction, mais tu exagères en disant que c'est vrai. Je n'ai jamais vu Malcolm et je ne le verrai jamais. N'as-tu pas quelque chose de plus plausible à me raconter sur l'existence de la vie sur la terre ? En admettant tout ce baratin.

Luc se lève presque de son siège.

— Ce n'est pas du baratin !

— Bon ! En admettant tout ce que tu dis, mais comment l'homme est-il apparu sur la terre ?

— Oui... alors là tu chipotes, enfin tu es un peu la p'tite bête... Oui, c'est le mot. Au début, tout au début, il y a eu des petites bêtes.

Je souris. Luc est lancé dans une seconde réflexion.

— ... Les micro-organismes, puis ces bêtes évoluées, elles ont grossi... ensuite elles...

— Allons, arrête, arrête, tu divagues de nouveau.

— Je parle assez fort pour stopper le débit de ton café. Veux-tu un autre café, veux-tu ?

Le Brésilien-Bar commence à se remplir. Le pianiste bien connu, doit jouer ce soir.

— Tu restes pour le pianiste ? m'inquiète-tu ?

mer à dix balles la boisson. Je n'ai pas le rond. Sais, je cherche du boulot.

— Oui, je sais. A t'entendre, on croirait qu'il a pas une seule place de travail à Genève.

— Ecoute, Christian, tu sais que je cherche job potable. Quelque chose qui s'adapte à mes talents. Je suis un artiste, moi, un marginal ! Je ne peux faire n'importe quoi sous peine de névrose.

— Bon ! J'ai compris, reste ! Je te paierai le ve

Luc sourit, il a l'habitude que je lui paie le ve. J'ai besoin de lui, car je ne peux pas rester seul dans un bistrot, et lui aussi a besoin de moi parce qu'il ne peut pas rester seul dans un bistrot, sans argent, il ne resterait longtemps. C'est de la *vraie* amitié.

— Quelle heure as-tu, Christian ?

— Huit heures ! P'tit Louis ne va pas tarder. Air de tu la chanson de Bécaud *Mon père* ?

— Oui, mais je ne peux pas la chanter, je n'ai jamais vu le mien.

Naturellement curieux, j'enchaîne :

— Il est mort ?

— Non ! Il a abandonné ma mère enceinte ?

— Et tu ne l'as jamais vu ?

— Tu sais, Christian, je n'aime pas en parler. Tiens, voilà P'tit Louis !

Je me tourne vers la porte.

Fort de sa popularité (dans ce bistrot), P'tit Louis fait une entrée presque triomphale.

— Salut, les gars, salut, les minettes !

Une énorme casquette à carreaux lui couvre la moitié du visage, un long foulard rouge à pois ressort de sa chemise et s'abat sur son thorax jusqu'à une grosse ceinture en cuir dont la boucle en cuivre représente un bélier fonçant. C'est le parfait type minet, sûr de lui et sûr du succès qu'il a auprès de toutes les filles. Mais il pianote d'une manière

— Salut, les gars ! En forme ?

Une question passe-partout, mais qui nous concerne, Luc et moi, car nous nous sentons apprécier et nous connaissons le pianiste !

— Salut, P'tit Louis, lancé-je comme un fou pour montrer à tous que je connais ce type depuis longtemps.

En fait, je ne connais de cet homme que par son nom, mais il m'arrive tellement souvent de venir à la soirée au Brésilien-Bar que j'ai fini par en devenir un pilier. Je m'y sens à la maison et, pour me détendre, je tente de me familiariser avec tous les musiciens et les chanteurs de passage.

— Bob, un pastis, s'il te plaît ! Qu'est-ce que tu bois, Luc ? Il faut reconsommer, sinon on ne peut pas rester.

— Moi, je me casse, Christian. Je t'ai dit que je n'ai pas de fric ! Et je ne veux pas te faire attendre.

Si Luc fiche le camp maintenant, je vais aller à la soirée pour la soirée, et cela m'est insupportable. Je ne veux absolument qu'il me tienne compagnie. Je ne supporte pas la solitude.

— Luc, reste, je te paie tous les verres que tu veux. Allez, qu'est-ce que tu bois ?

— Non, Christian, ce soir, j'ai envie de venir juste balader... de méditer un peu. Pour moi, ce n'est pas ça. Ce n'est pas ce bistrot piteux où nous n'avons pas cessé de venir depuis des temps... A propos de temps, je veux aller me promener au bord du lac pour humer l'air du temps et regarder du côté du ciel si des voyageurs du temps, peut-être, ne viendraient pas faire un tour ce soir, à la soirée chez nous... Tu m'accompagnes ?

— Heu...

Luc profite de cette hésitation.

— Allez, tu économises vingt balles en venant à la soirée. Nous y sommes tous les deux.

P'tit Louis... Allez, viens, on change d'atmosphère  
— Bon ! Alors taillons-nous avant que je change  
d'avis.

\* \* \*

La nuit est calme et douce. Luc et moi marchons  
côte à côte dans le Jardin anglais. Luc, silencieux,  
observe le ciel étoilé. Dans ma tête, des tas d'idées  
bourdonnent comme un essaim d'abeilles. Soudain  
je brise le silence :

— Luc, écoute ça :

*L'étang, suaire bleuté,  
Miroir de la beauté  
D'Isabelle, louve de Sesale,  
Reflète les étoiles.  
Sésale, forêt d'ailleurs,  
Loin des villes les meilleures,  
Ce soir est en farandole.  
C'est la fête d'Anatole,  
On valse beau,  
On se tourne le dos.  
Le ciel descend au sol,  
C'est la rencontre des pôles.  
L'allégresse ravage  
Le cœur des moins sages.  
Carne crue au menu.  
Et l'on danse à l'insu  
De sceptiques idiots  
Trimardant à vau-l'eau.  
Sous l'arbre à pommes,  
Loups et hommes,  
Chants et frous-frous  
Animent un bal de fous !*

— De qui est-ce ? s'écrie Luc.

— De moi !

— Pas mal ! Je ne savais pas que tu faisais de  
nécessaire

publier mes poèmes. J'en ai déjà pas mal, recueil intitulé *Larmes rouges*.

— Ah ? Pourquoi rouges ?

— Ouais, c'est un Vietnamien qui m'a gars que je n'ai vu qu'une fois, du reste comme ça : « Tu vois, chez nous, il y a t sang que les femmes, quand elles pleurent ou leurs enfants, pleurent des larmes rouges. Les poèmes que j'écris décrivent mon dégoût pour ce monde aussi cruel et aussi infect. J'ai vraiment peur que les gens sachent que ce monde est aussi sale et pourri. C'est pour ça que je veux faire un recueil, mais il faut que je me dégotte un éditeur !

— Ce n'est pas facile, Christian, de trouver un éditeur. Mais si tu en trouves un, dis-le moi, j'en ai grand envie de publier l'histoire de Malcolm.

— Ah ! non ! Tu ne vas pas recommencer à pleurer. Je ris — Autrement il me faudra des pleurs ce soir même !

— Alors observe le ciel, mon vieux. Il y a peut-être que des voyageurs du temps viennent nous voir ce soir.

— C'est ce que nous allons voir. Regarde, ça se passe du côté du ciel.

Et le silence s'établit de nouveau. Côte à côte et moi marchons. Lui plongé dans ses pensées, et moi... eh bien, je suis en train de réfléchir à la naissance à un nouveau poème :

*En un clin d'œil  
J'aimerais m'en aller  
Et de là-haut  
Regarder préparer mon cercueil  
Qu'on enfouisse mon cadavre  
Aux entrailles de la terre.  
Allume un candélabre,*

*Plus joli qu'on imagine.  
Et voici Evelyne  
Dans ce si beau manteau.  
Elle me prend par la main,  
Elle m'entraîne aux merveilles.  
On dirait des abeilles,  
En un mot : un essaim  
Qui s'envole à jamais  
Au fin fond des beautés  
Que personne ici-bas  
Un seul jour ne trouvera.*

Nous nous quittons au milieu de la nuit. Nous n'avons pas vu de voyageurs du temps ce soir !

\* \* \*

Les années-lumière, ce sont les années où j'écris et publie mes plus beaux poèmes. Beaux ? Oui, en ce temps-là, mes poèmes sont beaux pour moi ! Ils représentent tous mes états d'âme : ma tristesse, ma joie, mon dégoût, ma haine, mon amour, ou ils ne veulent tout simplement rien dire lorsqu'ils sont enfouis dans des périodes noires de dépression. J'ai rassemblé mes poèmes, et *Larmes rouges* est né. En deux cent cinquante exemplaires, mon petit recueil est diffusé par une tribune internationale de poésie. Ma joie atteint son paroxysme. Enfin ! J'ai fait un bouquin. Mais ça se déchante bien vite, car peu de gens comprennent réellement le sens de ma poésie ! Je sors alors avec un tel dégoût pour la société que je n'écris plus un seul poème pendant des mois. Il me faut quand même m'exprimer car mon cœur bouillonne dedans de moi. Alors l'alcool et les discussions au bistrot commencent à devenir mes seuls moyens de véhiculer le flot de mes pensées vers l'extérieur.

Un soir.

— On va danser, les gars ? demande

— Ouais, allez, on y va ! Tu nous t  
Montreux avec ta bagnole ? lancé-je à C

— Ouais, on est cinq, ça joue !

Jo, Luc, son amie Liliane et moi emba  
la Fiat 850 de Claude et filons en direct  
de Montreux. Dans la voiture, Jo ouvre  
qu'il a avec lui et... ô surprise ! Deux pi  
matiques apparaissent dans leur cavité en

Liliane sursaute, et moi, me tournant

— T'es pas fou ? J'espère que ce ne s  
vrais !

— Eh ! oui, fait Jo, esquissant un sourir  
vrais flingues !

— Montre voir ! lui dis-je en tendant b  
la main.

— Hé, hé ! doucement, là...

— Je ne vais pas te les bouffer ! Ils so

— Non !

— Ah ! bon ! Alors montre-moi voir  
flingues !

Jo me tend un pistolet. Je siffle d'ad  
le soupesant.

— Ça doit envoyer de ces pruneaux, ce

— Neuf millimètres, lance Jo en conn

Jo, ce n'est pas le casseur. Loin de là !  
des romans comme l'ami Luc. Mais sa spé  
les policiers.

— Dis-moi, Jo, pourquoi te balades-t

— Oh ! T'as la trouille ou quoi ? Je r  
guer personne. Je fais la collection des  
flics... c'est tout. J'ai voulu vous montrer

— Mais comment te les procures-tu ? Ce  
même des vrais !

— Oui, à la différence près que ceu  
cepen bouché et ne peuvent pas tirer

— Ha ! ha ! ha !... des jouets !

Jo se vexe.

— Christian, il est facile de déboucher le canon d'un fusil  
d'en faire un vrai flingue, si l'on veut. T'as compris ?

— Impossible, mon vieux, j'ai lu dans un bouquin que les canons sont bouchés avec du métal en fusion et on ne peut pas l'ôter sans abîmer l'intérieur du canon. C'est ce qui permet, d'ailleurs, la vente libre de ces flingues, mon vieux, tu veux que je te dise ? Ils sont condamnés à égayer ta vitrine de collectionneur.

— De toute façon, je n'ai pas l'intention de les utiliser autrement, remarque Jo, visiblement calmé.

Les autres ont écouté notre conversation et Luc s'exclame :

— Ouais ! En tout cas, c'est interdit de se balader avec ça. Si on se fait contrôler et que les flics trouvent ça dans notre bagnole, on est bon pour Saint-Antoine.

— Hé ! ho ! les gars, dit Claude, je n'ai pas envie de finir en tôle, ce soir !

Jo referme sa mallette et le silence se fait pour un moment. Soudain, j'ai une idée dont je fais part tout doucement à Jo. Il accepte.

Nous entrons tous les cinq dans le Club. Je m'approche de Jo et lui chuchote à l'oreille :

— Fais gaffe de ne pas trop boire. Si on fait le idiots, on risque d'être cuits !

— Fais gaffe aussi, vieux ! Les autres ne savent rien... Inutile de semer la ziz.

Nous nous installons à une table près de la piste de danse et commandons une bouteille de vin rouge pour commencer. Liliane boit une limonade. Jo me regarde, il se marre. Je fais de même.

— Qu'est-ce qu'ils ont à rigoler comme des baleines ces deux-là ? demande Claude avec son accent français.

— On n'a plus le droit de se marrer dans ce bled rétrogradé en tenant sur l'épaule de Claude.

mençons la seconde quand les lumières s'atténuent. L'orchestre entame un slow

— Je vais inviter une fille ! me dis-je la choisir !

Debout près de la table, je fais un tour dans la salle. J'en aperçois une qui me paraît dans un coin sombre. Ça serait bien la première à accepter de danser avec moi à la première tentative. Elle accepte. C'est la première. Allons sur la piste et nous mettons à danser d'une musique languissante.

La fille enlace mon dos de ses deux mains. J'ai *timidement* posé les miennes sur ses épaules. Au bout de trente secondes, je lui parle. C'est la première que ! Un disque dure deux minutes, c'est la première que j'ai pour faire connaissance. Sinon, au bout du disque, elle risque de me plaquer au bord de la piste, et je n'aurai même pas su son nom.

— Vous êtes de par ici ? dis-je en claquant des doigts.

Phrase type pour les sorties dans les rues de Genève.

— Oui, j'habite Vevey.

— Ah !...

Et le dialogue s'arrête.

Je surprends ses mains à farfouiller dans sa poche et la sens se tendre aussitôt.

— Qu'est-ce que vous avez là, dans la poche ?

J'esquisse un large sourire, qu'elle ne voit pas dans l'obscurité.

— Passez la main dans ma veste, vous voyez ?

Elle introduit sa main dans le pan de ma veste, touche, et se fige. Si la lumière était plus intense, je la verrais sûrement passer du rouge au violet. Elle bégaie maintenant.

— Vous... vous... avez un... un... pistolet dans votre ceinture ?

pour Jo avec l'autre pistolet dans sa ceinture ? J  
l'aperçois sur la piste avec une fille. Il va sûrement  
lui raconter le même baratin que moi. Je continue

— Je suis français...

— Oui, mais ça ne me dit pas pourquoi vous avez  
un pistolet dans la ceinture. Vous êtes gangster ?

— Non, exactement le contraire !

— Un flic ? dit-elle de son plus bel argot.

La musique s'arrête. Je lui demande si elle veut  
danser de nouveau. Elle accepte. C'est gagné !

— Je suis un inspecteur de police, envoyé de Paris  
pour collaborer avec les Suisses dans une drôle d'affaire  
faire. C'est pourquoi je suis armé.

— C'est sérieux ?

— Sachez, mademoiselle, qu'on ne plaisante pas  
avec ces choses !

Elle sourit.

Après lui avoir raconté, l'alcool aidant, que j'ai  
descendu cinq gangsters, arrêté des tas de bandits  
dangereux, et Dieu sait quoi encore, je fais la fatale  
erreur de l'inviter à notre table.

— Comment t'appelles-tu ?

— Française.

— Moi, c'est Christian. Veux-tu venir t'asseoir à ma  
table ? Je suis avec quelques amis, je vais te les pré-  
senter.

Elle me suit. Jo est déjà revenu.

— Je te présente un collègue, Jo ! Et là, des amis  
Luc, Liliane et Claude. Voilà Française !

Les autres me regardent, étonnés. Un collègue  
Mais il est fou ! Jo travaille comme réparateur de  
frigos, et lui est réceptionnaire dans un service techn  
que. Il nous cache quelque chose, le sagouin ! Jo  
retient de pouffer de rire, et la fille se demande sûre-  
ment ce qu'elle fiche là. Moi, je n'en mène pas large

— J'espère que les autres ne vont pas me vendre

çoise le boulot qu'on a fait ces derniers me. Un bon nettoyage, hein ?

Alors là, même Jo ne cloque pas un je dis.

— Heu... oui, en effet, un bon net

La fille est mal à l'aise. Jo et moi nous nous regardent, complètement sidérés. traverse la tête, une bonne idée : j'entra sur la piste, nous dansons une fois et revoir avant qu'elle ne se doute de quel

— Viens, allons danser.

Elle se lève. Je veux la suivre et, à Claude, déjà un peu gai, m'attrape par

— Attends, mon vieux, explique-nou que ce grand nettoyage à Paname. On pris à ton baratin.

— Mais oui, mon vieux, avec Jo, à Pa dernier, on a nettoyé quelques quartiers. quelques zigs et coffré quelques malfr ont zigouillé des pruneaux gros comm guibolles ! Y en a qui ont pris quelques le buffet et ça les a calmés pour l'éterni boulot, quoi ! — Je lui fais un clin d'œil Ouais ?

— T'es bourré comme une olive, m pond-il, dépité.

Françoise s'excuse et retourne à sa rassieds, déçu, et regarde Claude d'un œil

— T'es pas un peu cinglé de me poser comme ça devant la fille, non ? Tu ne fermer un peu ! Tu voyais bien que je cinéma, hein ?

— Oh ! moi je ne pouvais pas savoir avais dit avant...

— Si tu la fermas un peu !

Nous avons déjà descendu trois bou perfa cent à bout. Luc s'interpose

— Ecoute, mon vieux ! Il me fait rater une bonne affaire. Je ne vais quand même pas la fermer, non ?

— Calme-toi ! dit Luc.

Il s'en fiche, lui ; il a une bonne amie.

— Bon, O.K. ! dis-je en sortant le pistolet, que je pose sur la table. Sors aussi le tien, Jo. Puisqu'on n'a plus le droit de rigoler, on dépose les armes !

Jo reste figé. Claude, Luc et Liliane sursautent.

— Ma parole, t'es complètement dingo ! dit Luc en s'emparant de l'arme, qu'il met promptement dans sa poche. Allez, les gars, on met les tubes ! On en a déjà assez fait ce soir. On va finir pas se faire repérer. Allez, allez !

Je bois goulûment deux verres de vin d'affilée et suis les autres dehors.

— Luc ! s'écrie Liliane, pour moi c'est terminé ce genre de sorties. Vous avez bu au moins une bouteille chacun. Et Claude qui doit nous conduire jusqu'à Genève ! Ce n'est pas marrant, vous êtes tous à moitié paf !

Sur la route, je descends ma vitre pour prendre un peu d'air. J'ai tellement bu !

A l'arrivée à Genève, je n'ai pas encore dessoûlé. Assurément Claude supporte le vin mieux que moi puisqu'il nous a conduits jusqu'au bout sans accident.

— Quelle heure est-il, les gars ?

Celui de nous qui peut encore lire sa montre répond :

— Quatre heures !

— Allons manger quelque chose à La Provence, ça ouvre à quatre heures, dit Luc. Christian n'a pas bien supporté le pinard. Ça lui fera du bien de manger.

Je mange comme je peux un steak à La Provence à... quatre heures du matin et je vais vomir illico presto. Puis je reviens en titubant vers la table et là devant tous mes copains, je me mets à pleurer comme

heure où je n'arrête pas de sangloter, Li  
la main et me console. Maintenant le  
est entamé. A cause de l'absurdité de ma  
sion m'a atteint... et ce n'est pas l'alc  
délivrera ! Le souvenir de cette pénible  
quittera jamais !

\* \* \*

La salle du Wally est enfumée comme  
brume. Le cliquetis des *flippers* et les h  
disques pop font un chahut indescriptib

Jo, Luc et Claude m'ont lâché. Je suis  
fumant cigarette sur cigarette, cherchan  
une paix qui ne s'y trouve pas ! Je me r  
rant apercevoir un copain ou une copin  
pourrais discuter sur le problème qui r  
plus : l'absurdité de la vie !

Assis dans un petit coin sombre, un  
sirote un café. Je l'examine.

Il a l'air sympa ! Si j'allais lui tenir  
Je m'approche.

— Salut !

Je m'assieds en face de lui. Le bar  
n'y a plus une seule place aux tables qu

— Salut ! répond-il en regardant ail

Après un moment de silence, j'entam  
la conversation :

— Il y a un de ces bruits, ici ! C'est

— Oui...

Décidément, ce gars n'est pas causeu

— Tu habites Genève ? lui dis-je, dés  
sa connaissance.

— Oui...

Eh ben, dis donc ! Vraiment pas bavai

Enfin, au bout d'une heure d'un extra  
nologue, nous marchons tous deux au b

François deviendra mon ami et une grande confiance l'un pour l'autre agrémentera notre amitié, qui du moment maintenant depuis sept ans ! En fait, il deviendra mon beau-frère, en épousant ma sœur.

Nous trouvons une grande joie à discuter dans un café, sur une terrasse ou sur un banc, ou tout simplement à voyager en auto-stop en allant n'importe où. Nous sommes même allés jusqu'à Prague !

— Christian, écoute ça : *L'homme qui, au soir, dans son jardin fait le tour. L'homme qui, au soir, de sa vie fait le tour. Qui puis-je aimer ? dit-il, et il ne voit que des morts...*

— De qui est-ce ?

— De moi !

— Pas mal ! Tu m'intéresses... de qui s'agit-il ?

— De Martin Gray, cet homme qui a perdu toute sa famille dans un incendie de forêt.

— Ah ! oui ! Je connais ! Merveilleux, le courage de cet homme ! Il me plaît, je vais lui faire un poème. Ecoute :

*Quand tu t'es aperçu  
Que tu as tout perdu,  
Seul un regard vers les cieux  
T'a peut-être aidé, vieux !  
Et crois-moi ! Cherche l'amour  
Bien plus haut que cette tour.  
Bien plus haut, bien plus haut,  
Où tout est merveilleux, où tout est BEAU !*

François me plaît aussi. Sa sensibilité est égale à la mienne, bien que s'exprimant sous une forme différente. Nous sommes une bonne paire de copains, mais cela ne m'empêche pas de continuer à boire et à prendre des cuites monstrueuses jusqu'à ne plus apercevoir le bout de mes mains. Dans ces moments-

heures du matin, en taxi, les nerfs à fl

Un jour, nous sommes tous deux assis  
ment sur le pont d'un bateau-restaurant  
blés devant deux bières bien fraîches, dé  
cette chaleur. Nous nous laissons aller à  
Un grand silence s'établit entre nous. Sou  
une petite bête qui marche sur le bord  
François la tue d'un doigt inconscient.

— Requiem eternam ! dit-il.

— Elle ne t'a rien fait !

— Non, mais moi oui ! La raison du  
toujours la meilleure. Elle a payé de sa  
conscience.

Cela me confirme brusquement une cho  
n'en est-il pas ainsi dans ce monde ? Par  
mes ? Les plus forts ne réussissent-ils pas  
des faibles ? Les plus malins ne passent-ils  
miers ? Eh bien, maintenant, il faut aussi  
les autres, comme cette petite bête. *Que  
le plus fort !* Mais comment, lorsqu'on n'a  
muscles ?...

\* \* \*

L'alcool coûte cher. Surtout dans les bo  
Mon salaire, après que j'en ai ôté la per  
verse à ma mère, ne me dure que quelq  
rythme où je dépense mon argent. Franç  
volontiers *quelques sous* jusqu'à un cert  
excédé par mes fréquentes demandes, i

— Ecoute, mon vieux. Tu me demande  
et tu m'en dois déjà cinq cents. Arrête de  
verras, tu auras plus d'argent !

Pour la première fois, François est ré  
colère. Il faut absolument que je trou  
source de revenus.

Un soir, j'entre au bar Le Corsaire. Je  
une table et commande un demi. Le p

J'aperçois, assise au bar, une fille qui me regarde fixement.

Il faut que j'entame la conversation avec elle ! J'ai avec moi quelques *Larmes rouges*... Je vais tenter de lui en vendre un. Ce sera une bonne entrée en matière.

Je m'approche.

— Aimez-vous la poésie ?

— Heu... comme ci comme ça !

Cette fille-là ne passe sûrement pas sa vie à lire Hugo ou Apollinaire, mais le but de mon approche n'est pas de parler poésie avec elle...

Vers minuit, je suis encore assis près d'elle au bar. Nous avons déjà pas mal bu tous les deux. Elle me demande carrément :

— Veux-tu rester avec moi cette nuit ?

Une aubaine pour moi ! J'accepte.

On se lève, on quitte le bar et on prend un taxi pour aller chez elle. A l'appartement, je lui demande :

— Il y a longtemps que tu habites ici ?

— Je n'habite pas ici ! Ce studio appartient à des amis qui sont en vacances et qui me l'ont prêté pour ce week-end. Demain je quitte la Suisse pour mon pays.

— Ah !...

Je fais un petit tour d'horizon, histoire de visiter les lieux, et nous allons dans la chambre.

Vers cinq heures du matin, je me réveille et vais boire un verre d'eau à la cuisine, comme tous les matins et les lendemains de suite. Quelque chose me pousse, soudain, à ouvrir un tiroir dans le corridor. Et là, posé au milieu d'un tas d'affaires, j'aperçois... une liasse de billets de banque !

En trente secondes, j'élabore un plan.

— Il me les faut !

Je n'ai sur moi, pour tous vêtements, que mon pull et mes chaussettes. Je m'empare de la liasse et l'enfile.

ce magot dans la poche de ma veste, et le

Vers huit heures, nous allons tous de  
café au bistrot du coin. Je lui souhaite un  
de retour et la quitte, riche pour quelq

Je ne l'ai pas trompée ! Les seules per  
dans cette affaire sont ses amis, que je n  
jamais vus !

Lorsque je raconte cette histoire à Fran

— T'es pas fou, non ? Enfin, fais ce q  
moi, en tout cas, je n'aurais jamais fai  
jour, j'ai trouvé dans la rue un sac à ma  
mille francs dedans... Eh bien, je l'ai rem  
trouvés, et j'ai reçu deux cents francs de

— C'est toi qui es fou, mon vieux ! lu  
rire.

Je ne sais pas pourquoi je suis pouss  
choses aussi malhonnêtes, mais ce que  
que je ne suis pas le seul dans ce monde  
Ma vie n'a aucun but, comme celle de t  
Le monde me semble sale et puant. Mon  
dégoûté ! Souvent je sombre dans une tel  
qu'il me faut tout de suite écrire quelqu  
me vider.

Il est vingt heures quarante-cinq. Un

*Les idées prolifèrent dans ma tête. Elle  
loir éclater. Je crie le désespoir, je crie l'e  
vide et pourtant naissent de seconde en  
milliards de pensées. Je ne peux les écri  
extraordinaire où elles sortent du néant  
mon crâne ! Soudain, les portes du néan  
et je cherche, et je cherche sans jamais t  
me... si je n'avais jamais pensé. Je n'ai p  
idée, ma tête est vide, irrémédiablemen  
LUT !*

Après cet état d'âme, une terrible envi  
cider, très vite éloignée, d'ailleurs, par un

suicider, il me faudra viser à côté de ma tête pour pas me rater !

Néanmoins, je continue à vivre de bistrot en bistrot de poème en poème... toujours plus bas... toujours plus bas !

Mon père a déjà quitté ce monde après les terribles souffrances que lui a apportées sa maladie. Sa mort m'a laissé un souvenir atroce.

Un soir, nous sommes assis devant la TV, ma mère, ma sœur et moi.

— Je suis allée voir papa, cet après-midi, dit tristement maman.

— Ah ! Comment va-t-il depuis dimanche ?

Ma mère baisse le son de la TV.

— Mal ! Il y avait près de son lit une grille, probablement le genre de grille qu'on place autour du d'un malade à l'agonie.

— Maman !

— Oui, papa va mourir... Il vit ses derniers instants.

Ma gorge se noue.

— Ecoute, m'man, ce n'est pas dit...

— Christian, je sais que...

Trois coups frappés à la porte l'interrompent.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle brusquement.

— Attends, je vais voir.

J'ouvre la porte et me trouve en face d'un homme au visage ravagé et à l'haleine qui en dit long sur la boisson préférée. Maman, qui me suit, le regarde par dessus mon épaule. L'homme s'adresse à elle.

— Vous êtes madame Fonck ?

Comme mue par une espèce de pressentiment, elle m'écarte d'un geste violent et ouvre largement la porte.

— Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il ?

— Ecoutez, dit l'homme en se retournant vers moi.

Après un silence de quelques secondes, mère se cache le visage dans les mains et en sanglotant. Ma sœur accourt d'un bond dans ses bras. Suffoqué, je regarde cet homme vient de commettre une immense gaffe et ne même pas compte tant sa misère l'a plongé conscience.

— Alors, marmonne-t-il, on m'a dit d'Annemasse de l'amener ici... Qu'est-ce que

Sans répondre, je le pousse et me dirige balance, ouvre la portière et soulève la qui recouvre le corps de mon père. Mes buent et je tente désespérément de garder froid. Papa est là, il dort dans son costume rine et son visage est serein. Je crois qu'il n souffert. Je dépose un baiser sur son front est derrière moi, il ne bouge pas. Je reg une dernière fois. Il est beau... c'est mon je rabats la couverture sur son visage et, sissant, je m'adresse à l'homme :

— Rejoignez-moi sur la place de l'église lons voir le prêtre. J'y vais à pied.

Le curé de Gaillard accepte tout de suite le corps de papa dans la chambre mo l'église jusqu'à ce que soient faites les pour la sépulture.

Sur le chemin du retour, accablé, je l'inconscience de cet individu. Pourquoi ne pas avertis autrement ? Mon cœur est pro meurtri au-dedans de moi.

Lorsque j'arrive à la maison, je me jett lit et donne libre cours aux larmes que j'a si longtemps.

\* \* \*

Ma mère et moi vivons maintenant dans

que ma sœur vient habiter Genève avec François son mari. Pour moi, la vie n'existe que sous forme de monotones cuites et sorties dans les boîtes les plus sélectes, d'où je me fais éjecter bien souvent lorsque, sous l'effet de l'alcool, avec des copains du même acabit, nous gênons les autres consommateurs.

*Un monde fou, une vie étrange qui sent l'alcool la fumée, le sexe et la violence...*

Depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à vingt-trois ans... cinq ans d'esclavage, cinq ans de prison ! Qu'ai-je fait pour mériter une telle punition ? Rien ! Cette punition, je me la suis infligée moi-même.

Enfin, un jour, je rencontre Nathalie. Je crois ce jour-là que j'ai trouvé la fille qui me convient parfaitement. Je vais chez elle et elle me présente à ses parents. Je pense tout de suite... mariage. Car je suis tellement sale intérieurement, tellement dégoûté par l'absurdité de ma vie, que j'ai l'illusion que le mariage me sortira de ce borborygme. Il n'en est rien !

— Nathalie, ce soir, nous allons au Corsaire.

Obéissante, Nathalie accepte tout ce que je lui propose.

— Oui, comme tu veux...

Nous buvons depuis un moment. Nathalie ne boit pas d'alcool, mais moi, en une heure, j'ai déjà descendu cinq demis !

— As-tu des ronds sur toi ? Il faut que je passe à la banque, je n'ai pas assez pour payer toute l'addition.

Nathalie ouvre son sac et sort un billet de cent francs, qu'elle me tend.

— Je garde la monnaie, lui dis-je. Je te rendrai tout plus tard.

Elle accepte et, dès cet instant, je me mets à me querir de l'argent qu'elle possède. J'apprends qu'elle a une certaine somme à la banque.

— Ça me suffit ! me dis-je.

elle, puis je vais danser jusqu'à trois heures avec... son argent ! Et cela pendant des heures que cette fille se trouve à sec, je l'abandonne pour en chercher une autre. Avant de partir je lui demande tout de même si elle veut être remboursée en partie, non par honnêteté, mais parce que j'ai peur qu'elle porte plainte. Elle refuse l'argent et je ne la verrai plus.

Ma vie sale et désordonnée reprend et la lumière continue de plus belle.

Lumière ? Eh bien, oui... la lumière des boîtes de nuit, et celle qui fait scintiller les verres de coupe. Cette lumière fantastique qui attire les regards... la nuit. Mais cette lumière, ce n'est pas la lumière, ce n'est pas celle qui est venue dans le monde et que le monde n'a pas reçue. Ce n'est pas *de la vie* ! Cette lumière-là, ce sont les lumières mouflées. C'est la lumière de Lucifer, celui qui a appelé précisément le porteur de lumière et qui plonge les hommes dans les ténèbres. Le tentateur, celui qui me pousse à voler, à mentir et à bafouer les autres !

Ah ! Si j'avais discerné ses pièges plus tôt...

## L'approche

Comme le disait un poète,

*Quand un auteur de son œuvre entêté  
Modestement vous en fait l'offrande,  
Il veut un jugement sans vanité,  
Mais c'est l'encens que l'orgueil demande !*

Après avoir fait l'offrande de mon œuvre à bien des gens, j'ai essuyé tant d'incompréhension que mon orgueil m'a plongé dans un terrible désespoir.

Mon visage est jaune, mes yeux bouffis, mes mains tremblent chaque matin lorsque j'arrive au laboratoire où je travaille. A l'instar de mes *maîtres*, Verlaine, Rimbaud, de Nerval, j'ai la tête souillée par les vapeurs d'alcool. Je suis hanté par les paroles violentes et cruelles d'un Boris Vian, aussi malheureux et désorienté que moi ! Ce cher Boris a aussi connu les cuisines monumentales, le désordre psychique et la neurose. Il en est résulté le tristement célèbre *J'irai cracher sur vos tombes* parmi tant d'œuvres aussi viles les unes que les autres.

Mes poèmes n'en sont pas loin :

*Et mon cœur crache*

*Et mon cœur s'arrache  
De cette vie qu'il renie,  
De ce champ sans culture,  
De ce serpent immonde  
Dont il craint la morsure  
D'un scrupule qui se nomme le  
De ce tas qui s'enorgueillit  
D'un bien qu'il croit avoir  
Et qui n'est qu'un taudis  
Qu'il transforme en manoir.  
Et il s'en est allé,  
L'oubliant à jamais,  
et...*

... Mon histoire n'est donc pas finie et se continuer ainsi :

*Et... Dieu vit que je souffrais,  
Alors il s'approcha de moi.*

Comment Dieu va-t-il s'y prendre pour me sauver ?

Un matin, je vois mon chef s'avancer et me suis suivi d'une jeune fille.

— Probablement une nouvelle, me dit-il.

Il me la présente. Elle s'appelle Marie-

Trois jours après son entrée en service, il me propose de venir discuter avec elle de mes problèmes. Elle m'écoute attentivement, comme jamais auparavant. Elle me pose des questions et me donne son avis. Tout cela me semble étrange... Soudain, elle accroche une petite croix en bois suspendue au mur. Je saute du coq à l'âne.

— Pourquoi portes-tu une croix ?

— Parce que je suis chrétienne, répond-elle.

— Ah ! Je ne savais pas qu'il fallait être chrétien pour porter une croix... ou l'inverse.

— ...

Marie-Claude ne répond pas mais, les jours suivants, elle m'apporte de la littérature où il est question de changer de vie, de renaître, d'être sauvé, de placer sa foi en Dieu... Enfin tout un charabia qui me laisse froid. Par politesse, j'accepte toutes ces brochures et les entasse dans mon tiroir.

— As-tu une Bible, Christian ? me demande-t-elle un matin.

— Attends... j'essaie de me rappeler où j'ai mis celle qu'un gars comme toi m'a envoyée il y a cinq ans... Où l'ai-je donc fourrée ? Ah ! ça y est, je l'ai donnée à une copine.

Marie-Claude promet de m'en apporter une, ce qu'elle fait le lendemain.

\* \* \*

Un jour où, pour une peccadille, je suis dans une rogne terrible, j'insulte Marie-Claude de tous les mots de mon curieux vocabulaire. Pendant des mois, je ne lui adresse plus la parole. En revanche, chaque jour je ne manque pas de jurer très fort dans le labo en salissant de mon mieux le Dieu qu'elle sert. Elle ne me fait jamais de remarque à ce sujet.

Quelque temps plus tard, les contacts reprennent entre nous, aussi brusquement qu'ils ont été rompus.

— Christian, as-tu déjà lu *La croix et le poignard* ?

— Non !

— Ah !... Ce soir, que fais-tu ?

— Je ne sais jamais d'avance. Ma vie n'est pas programmée !

— Ça t'intéresserait de venir écouter un évangéliste à la Salle communale de Plainpalais ? Il s'appelle Fernand Legendre. Si tu viens, il en profitera pour te le

— Je ne suis pas sûr de venir, mais dans la salle, fais-moi signe.

— O.K. !

\* \* \*

Ce soir-là au bistrot.

— Alors, vous venez avec moi, ou bien Johann et Michel me regardent, ébahis.

— Qu'est-ce qu'on fait ? clame Johann.

— En tout cas, si vous venez avec moi ce type, je vous promets d'aller avec vous après... Et puis, les gars, on n'est pas obligé jusqu'à la fin si c'est tarte !

— O.K. boy ! lance Michel, on y va !

J'ai réussi, sans même être chrétien, à faire deux copains écouter un évangéliste !

\* \* \*

La salle est pleine. Nous trouvons néanmoins quelques places tout au fond, près de la sortie... jamais.

L'homme qui parle n'a rien de particulier. L'air aussi bizarre que je l'avais imaginé. Il parle franc, et moi, je commence à parler ses paroles. Son thème, c'est la célèbre bataille de David et Goliath. Un petit berger d'Israël affronte un énorme géant philistin. Au fur et à mesure qu'il raconte son histoire, mon évangéliste se met à parler dans la vie courante de nos jours.

— Le géant Argent...

— Ah ! Je le connais, celui-là !

— ... Eh bien, David l'a vaincu !

— Ah ?

— Et le géant Orgueil ?

— Oh ! Mais celui-là aussi, je le connais.

— ... Eh bien, David l'a aussi vaincu.

— Encore un de ma connaissance ! Décidément !

— David l'a vaincu ! Et toi, veux-tu aussi les vaincre, ces géants qui encrassent ta vie ? Ce soir, le Dieu d'Israël, le Père de Jésus, l'Éternel t'en donnera la force comme il l'a donnée à David !

Le doigt que cet homme pointe dans la salle semble ne désigner que moi.

— Je vais me faire repérer...

Des larmes mouillent mes yeux et ma gorge se noue atrocement.

Les copains vont s'en apercevoir, j'en suis sûr. Il ne faut pas que je pleure, mais les paroles de ce type sont tellement vraies !

A la fin de la prédication, l'homme courbe la tête et prononce une courte prière. Puis il s'écrie :

— Ceux qui ont compris ce message, ceux qui ont ressenti quelque chose d'étrange dans leur cœur, à ceux-là, et à ceux-là seuls, je dis : Approchez-vous de Dieu ce soir, car il s'est approché de vous. Il vous a parlé et votre cœur a été touché. Venez à lui ce soir même, ne ratez pas cette occasion qui vous est offerte gratuitement à cause de l'amour merveilleux que Dieu vous a témoigné en envoyant Jésus pour vous sauver de votre vie de misère. Levez-vous maintenant de vos places et avancez-vous vers l'estrade. Mes amis chrétiens vont prier avec vous et demander à Dieu qu'il devienne le Maître de votre vie... Venez maintenant !

Quelques personnes se lèvent. Mes mains se crispent sur ma chaise.

Oui, j'ai été bouleversé par ce que j'ai entendu ! Et j'ai envie de m'avancer et de crier : Oui, je suis vaincu par l'orgueil, l'impureté, l'argent, et je voudrais que vous me donniez, monsieur, le secret de la victoire !

Mais qui me dit que c'est Dieu qui m'a parlé ? Et tous ces gens qui se lèvent, qui me dit qu'ils ne son-

pour entraîner quelques naïfs dans leur fait tellement de choses malhonnêtes. C'est la confiance maintenant ? Je reste figé sur place. Mes mains sont moites et je commence à transpirer abominablement chaud. Finalement, je dis à mes amis :  
— eux, n'ont pas cillé de la soirée :

— Allons, les gars, on se barre !

Au passage, je rencontre Marie-Claude. C'est le temps de me glisser le livre dans la poche et voilà dehors.

— Où allons-nous maintenant ?

Johann propose :

— Au Gri-Gri, ça danse jusqu'à quatre heures.

— O.K., allons-y !

Et personne, de tout le reste de la soirée, n'a fait allusion ni au prédicateur, ni à son message. Marie-Claude demeure néanmoins perplexe sur tout ce qui s'est passé et tendu.

\* \* \*

Un beau jour, Marie-Claude refait

— Christian, ce soir, nous nous réunissons avec les jeunes dans l'appartement de l'un d'eux. Tu veux venir ?  
Veux-tu être des nôtres ?

— Je ne sais pas encore. Peux-tu m'indiquer l'adresse ? Je verrai.

Il me faut garder ma liberté. Je ne veux pas faire enrôler dans cette équipe contre moi.

Le soir, je me présente cependant au rendez-vous. Marie-Claude m'a indiqué. Je ne suis pas seul. J'ai demandé à Michel de m'accompagner. Il est au milieu de cette bande, en qui je n'ai pas mis toute ma confiance... vous n'y pensez pas ! Non, c'est mon copain. Une sécurité, quoi !

Nous entrons dans l'appartement. Un homme me souriant et me paraissant très équilibré.

— Christian, dis-je en me retournant vers Michel.

Horreur ! Il n'y a plus personne derrière moi ! J'ai perdu mon ange gardien. Je panique jusqu'à ce que je le voie revenir, souriant, du fond du couloir. Il est tout simplement allé aux toilettes.

Nous nous asseyons autour d'une grande table sur laquelle se trouvent quelques assiettes de biscuits et des bouteilles de limonade.

— C'est sympa ! me dis-je.

Soudain, le dénommé Carlo, qui semble être un bon petit chef, s'exclame :

— J'ai une idée ! Nous allons tous nous présenter et dire ce que nous faisons dans la vie.

C'est le bouquet ! Ma gorge se serre. Moi qui suis habituellement un parfait dominateur, moi, le Christian à qui tout le monde obéit, voilà qu'au milieu de cette équipe de chrétiens, je me mets à trembler comme une feuille rien qu'à l'idée de prononcer quelques mots devant eux. C'est impensable ! Ces jeunes ont sûrement en eux quelque chose que je ne saisis pas. Mais quoi ?

Chacun se présente, et ça va être mon tour. Aïe, aïe, aïe ! D'une voix guère assurée, je m'écrie :

— Je m'appelle Christian, je travaille dans un labo de chimie et... heu... j'écris des poèmes. J'ai même publié un bouquin !

Et l'on passe au suivant. C'est Michel. *Cézigue* est en aussi mauvaise posture que moi et l'on comprend à peine ce qu'il marmonne. C'est vraiment intimidant de parler devant un tel public !

Enfin, après toutes ces présentations, ils se mettent à lire la Bible, à prier et à chanter des cantiques, dont les paroles poétiques ne me laissent pas indifférent.

Après cette soirée qui m'a marqué, je me mets en quête de ce que ces jeunes ont en eux et que je ne comprends pas. Je me promets de chercher ce que c'est.

cette assurance qui les fait parler de choses si belles et si belles à la fois !

Je harcèle Marie-Claude pour en savoir plus. Elle ne refuse jamais de m'expliquer des versets de la Bible que je lis déjà d'une manière bête. *a réussi son approche !*

A quand maintenant ma décision de l'écarter de ma vie et m'inonder de son eau de vie qui vous lave l'intérieur d'un homme de ses horribles souillures qu'il a pu y laisser pendant il y a encore quelque chose que tu ne prends pas.

Je suis sûr que Dieu m'a parlé. Il m'a dit tant de choses ! Mais que me faut-il faire pour *convertir* ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que *Jésus est mort pour tes péchés* ?

Je m'entête à prétendre, à croire que je suis un pécheur, que ce qui m'arrive n'est qu'une simple faute, mais le résultat d'une enfance défectueuse.

J'estime, par exemple, que je n'ai jamais commis d'adultère puisque je ne suis pas marié. Mais la Bible, j'apprends que Jésus dit que tout homme qui regarde la femme de son prochain avec convoitise, déjà commis un adultère avec elle. J'ignore si, devant les yeux de Dieu, coucher avec une femme qui n'est pas la tienne (ce qui m'est arrivé), constitue un adultère. Mais un des péchés cités dans les dix commandements. Et que celui qui désobéit à un seul des commandements est coupable de tous (Jacques 2).

— Alors quoi ? Je suis un condamné à mort pour l'enfer !

Non ! Car, en continuant ma lecture de la Bible (et c'est ma plus belle découverte) que je découvre, seul, peut me donner la force de ne pas succomber à cette façon-là. Par moi-même, je n'y arrive pas.

Plusieurs fois déprimé par toutes ces

de sortir, de boire, de fumer, de chercher des femmes. C'est alors que j'ai perçu en moi une seconde nature qui, elle, voulait continuer à faire ces choses. Cette seconde nature prenait toujours le dessus.

— Alors que faire ? Que me reste-t-il à espérer sur cette terre ?

Eh bien, si ce Jésus dont on m'a parlé, et que je connais un peu maintenant à travers les Ecritures, veut me donner la force de vaincre cette nature pécheresse, il ne me reste qu'une possibilité... celle de recourir à lui au plus vite.

Ce Sauveur extraordinaire, je vais vraiment le rencontrer le 13 septembre 1974. Après des années de souffrance et de luttes intérieures, mon cœur trouvera enfin du repos.

# 6

## La décision

Pendant sept mois, je lis assidûment ouvrages chrétiens en même temps que la Bible. C'est une découverte en découverte et continue de poser des questions.

En lisant une brochure intitulée *Que faut-il croire ?* j'apprends que Jésus-Christ est ressuscité.

— Tiens, tiens !

... Mais je ne suis pas forcé de le croire. Il faut des preuves ! Si quelqu'un me prouve que Jésus est vraiment revenu à la vie, je serai bien obligé de croire qu'il est plus qu'un simple homme et que ses enseignements sont dignes de confiance. Comme il dit lui-même que mon éternité dépend de lui, alors ça vaut la peine que j'y réfléchisse sérieusement.

Je repars à zéro ! Voilà un homme qui a dit que Jésus, comme il aurait pu s'appeler Pierre, était mort et qui vit en Palestine au début de notre ère. Cela, c'est prouvé historiquement. Que ce corps soit mort sur une croix comme n'importe quel autre corps de cette époque, cela ne fait aucun doute. Il a été enseveli dans un tombeau selon la coutume de son temps et de son pays, pas de difficulté non plus. Il est mort le matin de Pâques, oui. là il me faut des

lu m'a frappé. Pourquoi les disciples de cet homme, découragés par la mort de leur maître, sans argent, fatigués par tous ces événements et, en plus, traqués par les Romains, ont-ils été annoncer partout que Jésus était ressuscité des morts si cette résurrection n'avait pas eu lieu et si ces gens n'avaient pas vu et touché leur maître vivant ? Ils n'auraient assurément jamais été colporter une fable *pour faire adorer un imposteur dont ils auraient été les premières victimes*. Pour quelle raison ? Pour le plaisir de courir le monde en racontant un mensonge afin de récolter... quoi ? Des coups, des pierres ? Pour se faire mettre en prison et chasser de partout ? Allons, allons, c'est illogique !

Après cela, que me faut-il croire ?

Au cours de mes méditations, j'apprends que Jésus a apporté aux hommes non seulement un message mais, bien plus que cela, *sa propre vie*. Il l'a donnée en sacrifice pour sauver une humanité perdue dans ses mensonges, son orgueil, son iniquité, son injustice, ses querelles, ses rivalités, ses jalousies, son impureté, sa débauche, ses guerres... et quoi d'autre encore ?

Et jour après jour, ce que je considère comme le charabia biblique commence à devenir pour moi plus clair et plus net. Il m'arrive de comprendre d'une manière très profonde des mots et des phrases qui, jadis, ne voulaient absolument rien dire pour moi !

Marie-Claude m'aide beaucoup en répondant à mes questions. Un jour, elle s'approche de moi et m'annonce joyeusement :

— Tu sais, Christian, il y aura une tente d'évangélisation à Genève dans une semaine. Il faut que tu viennes voir ! Je suis sûre que ça te plaira.

Elle est bien plus enthousiaste que moi. Ça se comprend.

— Une tente ?

— Oui, enfin... un chapiteau, quoi !

— Si tu veux ! Mais tu verras...

Je ne suis pas très chaud pour ce g...  
J'accepte néanmoins d'y venir un soir,  
mettre bien entendu.

Marie-Claude me dit qu'elle y sera av...  
Cela me rassure. Les jours suivants, je co...  
au bistrot et à boire demi sur demi.

\* \* \*

Un soir, précisément.

Le copain assis en face de moi me  
des yeux de merlan frit.

— Qu'est-ce que tu dis ? Une tente  
Je trempe mon doigt dans la mousse  
et le porte à mes lèvres.

— Oui ! Une tente de chrétiens. I...  
l'Évangile. Ils disent que Jésus-Christ  
Dieu... quoi ! Ben, tu vois ce que je ve...

— Non. C'est des catholiques ? C'  
mecs ?

— Ce ne sont pas des catholiques,  
protestants, je crois. Une chose est ce...  
prononcent jamais le mot de religion. ...  
Dieu et de Jésus, enfin de l'Évangile...  
comment t'expliquer !

— Ça ne fait rien, laisse tomber. M...  
façon, je suis musulman. Alors tu y va...  
ne veux pas venir danser au Gri-Gri...  
te paie l'entrée ?

— Non, j'ai promis à mes amis d'all...

— Bon ! Comme tu veux, dit-il, mélan...

— Alors, salut, vieux ! A un de ces j...

Je me lève pour partir et me trouve f...  
barbu qui me regarde en souriant. Il m...  
bouquin.

— Vous savez, fais-je, tout fier, je vais aussi chez des chrétiens ce soir...

Lorsqu'il apprend où je vais, il met ses deux mains sur mes épaules et me dit tout haut :

— Vas-y, mon vieux, et donne ta vie à Jésus ! C'est le seul Dieu valable. Regarde tous ces gens qui courent après la drogue, l'alcool, le sexe... tous les dieux de ce siècle. Donne ta vie à Jésus, tu seras renouvelé, *changé*, libéré de tes vices. Tu deviendras un nouveau homme parce que tu auras été transformé par Jésus-Christ. Tu naîtras de nouveau, comme un bébé tout neuf !

Pendant que ce garçon me parle là, au milieu de tous ces gens qui nous regardent, mon cœur saute comme une bête folle dans ma poitrine.

— C'est impossible, ce gars ne peut pas blaguer. Il vit réellement ce qu'il dit, sinon pourquoi le proclamerait-il si haut dans ce bistrot, sans complexe et au mépris des moqueries ? Pour moi, ce type-là, *c'est un vrai chrétien !*

Lorsque je l'informe que je n'ai pas d'argent (ce qui est un mensonge, puisque j'ai largement de quoi me payer encore quelques bonnes canettes), il me met le livre dans les mains.

— Tiens, dit-il, je te le donne ! Il t'apportera sûrement quelque chose de plus sur le Sauveur Jésus-Christ.

Là, je suis perplexe. Il me donne gratuitement un bouquin de dix balles ! Mais pourquoi ? Ce n'est pourtant pas dans sa communauté que je vais ce soir. Allez donc y comprendre quelque chose !

Après m'avoir serré la main, il s'en va en disant :

— N'oublie pas, il peut devenir ton Sauveur, ce soir !

\* \* \*

Lorsque je vois le chapiteau tout illuminé s'élever majestueusement, sur un socle de pierre, dans la nuit, je me

— Pas mal ! En tout cas, ça doit attirer des gens du quartier. Ils ont quand même de bonnes idées, ces chrétiens !

Je m'assois sur un banc, juste en face de la tente. Sept heures et demie. J'allume une cigarette et j'attends, attendant qu'apparaissent Marie-Claude et son frère. Je feuillette le livre que j'ai reçu. Un quart de huit heures se passe. Je vois entrer dans la tente quelquefois de petites de personnes lorsque...

— Ah ! Enfin les voilà !

Je traverse la rue et me dirige vers la tente.

— A quelle heure ça finit ? m'inquirent-ils. Je leur montre même de les saluer.

— Oh !... autour des dix heures.

— Bon ! J'aurai le temps d'aller dans la tente.

Nous allons sous la toile. Je suis étonné de l'intérieur éclairé de mille ampoules. Et de la tenture verte qui forme un véritable tapis rafraîchissant. Un phère. Jamais auparavant je n'avais pénétré dans une tente d'évangélisation. Je suis saisi par la nouveauté du règne. C'est extraordinaire. Dans mon foyer, je me dis que ces chrétiens ne sont peut-être que de mauvaises bêtes... *mais ce n'est pas pour moi !*

Deux jeunes filles, des sœurs, et de sœurs jumelles, s'approchent des arrivants. Elles saluent lentement avec un grand sourire. Je suis mi-figuré, ne comprenant pas comment ces gens peuvent être aussi aimables avec des personnes qu'ils ne connaissent pas. Elles s'en vont. Enfin, qu'importe ! Nous nous assurons que la soirée commence.

Le pasteur Chabloz annonce des tas de choses que je ne me suis absolument étrangères. Il signale des réunions, mais comme je n'ai pas lu le programme, je n'y comprends rien du tout. Puis le groupe se met à chanter. Marie-Claude et son frère se joignent cent avec les autres et je me retrouve tout seul un moment. L'en profite pour filer fumer.

un homme que l'on a présenté comme le prédicateur. C'est un évangéliste remarquable. Il gesticule, appuie sur des points importants, ne néglige aucun détail. L'impressionne. Tout au début de sa conférence, une phrase frappe mon esprit.

— C'est Jésus qui vous parle ce soir. Ce n'est pas moi ! Car ce que je vous annonce ne vient pas de mon imagination, mais de ce livre — il le lève bien haut — la Parole de Dieu, *la Bible* !

A ce moment, je deviens attentif. Maintenant j'ai envie de tout savoir. Cet homme, bouillant de zèle pour proclamer la Parole du Dieu qu'il sert, m'expliquera sûrement ce que je n'ai pas encore compris. Il tient un mouchoir à la main et, de temps à autre, s'éponge le front. Extraordinaire, ce qu'il dit ! Je n'ai entendu cela nulle part ailleurs, pas même dans une église.

— Jésus dit que certains d'entre vous, ce soir recevront la semence parmi les épines qui ne vont pas tarder à l'étouffer ! s'écrie-t-il. Et ces épines, ce sont les soucis de notre siècle. Quels sont les soucis de notre siècle ? Le savez-vous ? Eh bien, ce sont la convoitise, la mode, la publicité, la drogue, l'alcool, l'impureté, le mensonge, l'argent, l'ambition pour toutes les choses matérielles, la jalousie, les horoscopes et toutes les formes d'occultisme, les désirs sexuels exagérés, la glotonnerie, la colère, les plaisanteries grivoises, la moquerie, les mauvaises compagnies et bien d'autres choses encore qui vous viendront à l'esprit. Avez-vous une seule de ces préoccupations dans votre vie ?

— Oui, me dis-je, et je n'en ai pas qu'une, mais toutes ces choses sont en fait *mes seules préoccupations* !

L'évangéliste continue :

— ... Mais toi, frère, qui admet maintenant da

que Jésus t'a entendu et désire vraiment  
Sauveur personnel. Il a donné sa vie pour  
tes faiblesses et il sait mieux que quiconque  
tu penses en ce moment. Si ce soir tu as  
fautes, eh bien, je peux t'assurer que le  
de Dieu a déjà commencé à te transformer.  
quiète pas et lis avec moi ce que ton Sauveur  
pour toi. Prends ta Bible...

Je n'ai pas de Bible, elle est à la maison.  
oreilles sont grandes ouvertes maintenant.

— *Il s'est élevé comme une faible plante,  
un rejeton qui sort d'une terre desséchée.  
beauté, ni éclat pour attirer nos regards,  
n'avait rien pour nous plaire...*

— Mais alors, on m'a menti ! On a tou-  
ment insisté sur la beauté physique de Jésus.

— *... Méprisé et abandonné des hommes,  
de douleur et habitué à la souffrance...*

— A la souffrance ?

Tous ces mots résonnent à mon oreille  
gong.

— *... semblable à celui dont on détourne  
nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait  
cas. Cependant, ce sont nos souffrances qu'il  
c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé...*

— Hein ? de mes douleurs, de mes souffrances  
mais alors...

— *... Et nous l'avons considéré comme  
de Dieu et humilié, mais il était blessé pour  
chés, brisé pour nos iniquités...*

— Pour mes péchés ? Mes iniquités ?  
cela que Jésus est mort ?

— *... Le châtement qui nous donne la paix  
sur lui et c'est par ses meurtrissures qu'il  
mes guéris. Nous étions tous errants  
brebis, chacun suivait sa propre voie...*

— ... *Et l'Eternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous...*

— Ça suffit ! Arrêtez !

Je sens une larme couler le long de ma joue. Pour moi, le temps devient immobile et, pendant que le prédicateur continue à lire un texte que je n'écoute déjà plus, mes pensées se mettent à vagabonder. Je revois mes beuveries, mes pleurs, mes dépressions, et mon cœur bat la chamade. Je commence à me rendre compte de tout le temps que j'ai perdu à courir après le vent, alors que la solution était là, toute proche, à portée de ma main ! Comme un film, mon passé se déroule devant mes yeux. Que de fois ai-je cherché des réponses à mes problèmes en poursuivant des choses qui ne m'ont apporté aucune paix ! Que de fois ai-je inutilement escaladé le ciel ! Je m'aperçois maintenant que les paroles qui sont contenues dans ce livre étonnant me donnent le seul remède.

Mes mains sont moites, j'ai horriblement chaud et ma chemise colle à ma peau. En levant la tête, j'entends la dernière phrase que le prédicateur lit dans le chapitre 53 du livre d'Esaië.

— ... *parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il a été mis au nombre des malfaiteurs, parce qu'il a porté le péché de beaucoup d'hommes, et qu'il a intercédé pour les coupables.*

— Coupable, coupable, coupable !

Ce mot me poursuivra jusqu'à ce que je m'endorme. Ce soir, je plaide coupable.

Je ne vais pas danser, cela m'est impossible après ce que j'ai entendu.

— En tout cas, décidé-je en me mettant au lit demain j'y retourne !

\* \* \*

Le lendemain, je suis au rendez-vous. Comme l

Je ne dis pas que je me sens comme  
mais je n'en suis pas loin !

Je déambule sous la tente en dévisageant  
chrétiens, cherchant à déceler chez eux  
dont je n'ai pas encore découvert la  
rends au stand de librairie et achète  
livres qui me semblent intéressants. Pour  
fois de ma vie, mon argent sert à quelque  
positif, et j'en suis bien conscient.

A huit heures précises, le pasteur  
demande de nous asseoir.

— Chers amis, veuillez prendre place  
commencer.

Le groupe de jeunes chante deux fois  
ce soir. Marie-Claude n'est pas venue  
content d'être là. Quelque chose en moi  
formé. Il se passe vraiment des faits  
ma vie, ces jours-ci !

Soudain, une voix grave et imposante

— Chers amis, je suis heureux de vous  
le message que Jésus veut vous transmettre  
d'hui. Certains d'entre vous étaient ici  
sont de nouveau ce soir, ce n'est pas par  
tout simplement merveilleux ! Jésus veut  
parler personnellement.

Pour la première fois depuis que je suis  
chrétiens, je me sens parfaitement à l'aise  
persuadé que le sermon m'apportera  
de plus en réponse à ma recherche.

L'évangéliste commence à prêcher.  
attention.

— La Bible nous relate une histoire qui se passe  
à Bethléhem, en Judée, au début de la nuit  
nuit, un homme et sa femme enceinte arrivent  
cette bourgade. La femme étant sur le point  
cher, il fallait absolument trouver un logement  
l'époque du recensement de la population.

à céder sa place à cette femme dans les douleurs et à son futur bébé. Ainsi, c'est dans une écurie que Marie, la femme de Joseph le charpentier, déposa son enfant, dans une mangeoire servant pour la nourriture des ânes et des bœufs. L'enfant né ce soir-là se nomme Jésus, et c'est lui qui, plus tard, donnera sa vie pour le salut de tous les hommes. Et nous ? Oui, nous ! Céderons-nous notre place à ce Jésus ? Le ferons-nous entrer dans notre maison... dans notre vie... ? Ou bien le laisserons-nous dehors, à l'étable ? La Bible dit que Jésus est à la porte et qu'il frappe. Si tu le laisses entrer, il soupera avec toi... N'est-ce pas magnifique, un tête-à-tête avec le Seigneur de l'humanité ?

— En effet, me dis-je, ça doit être assez extraordinaire de souper avec Jésus... Mais tout ça, c'est *spirituel* comme ils disent ! Moi, j'aimerais que Jésus vienne vraiment frapper à la porte de chez moi. En le voyant en chair et en os, je le laisserais entrer.

— Dieu sait ce que tu penses ! continue l'évangéliste. Il sait que tu es comme Thomas, le disciple incrédule, qui voulait voir et toucher avant de croire...

— Mais, ma parole ! Ce type-là lit mes pensées !

— La Bible, ajoute-t-il, nous dit que la foi, c'est l'assurance de choses qu'on ne voit pas, mais qu'on espère. Espères-tu que Jésus va changer ta vie ? Espères-tu qu'il va faire de toi un homme nouveau ? Alors accepte-le sans le voir. C'est cela, la foi !

— Hum... alors plus besoin d'explications !

A la fin de la soirée, je file en vitesse à la maison. Arrivé dans ma chambre, je m'assois sur mon lit et m'empare de ma Bible.

— Bon ! Récapitulons ! Premièrement, Jésus meurt pour mes péchés... aucun doute à cela ! Ce que j'ai ressenti hier soir n'est pas du cinéma. Deuxièmement pour devenir chrétien, il faut laisser Jésus entrer dans ma vie. Ça, c'est déjà plus difficile. Marie-Claude

demande à Dieu de te montrer. Eh bien, sayer !

Je lève les yeux vers le crucifix suspendu de ma chambre et murmure sans grand bruit :

— Seigneur, je ne sais pas quoi te dire de ces choses étranges dans ma vie... Peux-tu me montrer ce que je dois faire. Je suis paumé !

Je baisse les yeux et me mets au lit. Aucune prière de la part de Dieu ne me parvient ce soir.

— Bon ! Demain, c'est le groupe qui va chanter sous la tente. Je vais y aller, pour la dernière fois. Ou bien ça change, si ce n'est pas chrétien, ou bien je laisse tomber. J'en ai assez assis entre deux chaises !

Toute la nuit, je fais d'horribles cauchemars. La journée du lendemain se passe d'une manière inévitable. Nous sommes vendredi 13 septembre. Tout le monde est agité au travail, mais moi, je suis tranquille et il ne s'écoule pas une heure sans disparaître quelques collègues. Le diable sait ce qui va se passer. Je vais simplement faire ma valise et quitter la ville pour rejoindre celle de Dieu. Il n'est pas facile de croire que tous ces problèmes soient dus à une inspiration mauvaise ! Très nerveux, je quitte le labo à six heures et me rends en ville. Dans le métro, je rencontre Elisabeth, une amie de longue date.

— Salut, Christian !

— Salut !

— Tu as l'air triste, que se passe-t-il ?

— Hum... j'ai eu des problèmes au travail. Ça va, j'ai ras le bol, on n'arrête pas de se chamailler dans ce labo.

— Oh ! tu sais, on ne peut rien y changer. C'est des problèmes partout.

— Si, lancé-je violemment, on peut trouver une solution juste et il n'y a qu'une solution !

— Non, au contraire, que j'y reste...

Elle me regarde, ébahie.

— Oui, continué-je, que j'y reste...

— Mais ce n'est pas une solution, ça ! Tu viens de me dire que ça ne va pas !

— Attends, laisse-moi finir. Il s'est passé quelque chose de nouveau dans ma vie ces jours. J'ai commencé à fréquenter des chrétiens...

— Hein ?

— Oui, des vrais chrétiens... qui vivent leur foi et j'ai trouvé chez eux la possibilité d'obtenir une vie différente en acceptant Jésus-Christ dans mon cœur...

Elisabeth tombe des nues.

— Quoi ? Accepter qui ?

— Oui, il est écrit dans la Bible que Jésus est venu pour nous sauver. Et ce salut, chacun peut l'obtenir en connaissant le Christ.

— Tu lis la Bible, maintenant ?

— J'ai commencé à la lire et j'ai découvert un authentique trésor. Tous nos problèmes y trouvent leur solution. C'est formidable ! L'as-tu déjà lue ?

— Oui, quelquefois.

— Lis-la vraiment chaque jour, tu verras ! A propos, ce soir, je vais sous une tente d'évangélisation. Veux-tu m'accompagner ?

— Une tente ?...

— Oui. Enfin un genre de grand chapiteau. C'est là que les chrétiens se réunissent chaque soir pendant deux semaines pour une campagne d'évangélisation. Si tu viens ce soir, tu entendras des choses extraordinaires, comme tu n'en as jamais entendu. Veux-tu venir ?

— Non, ce soir je ne peux pas. Mais je viendrai volontiers un soir de la semaine prochaine. En t'écoutant parler, je crois comprendre ce que tu veux dire.

Evidemment, si tu acceptes Jésus, comme n'auras plus de problèmes au labo !

— En quelque sorte, oui ! Mais ce à fait ça. Je crois que, si je change de vie chrétien, je découvrirai une nouvelle dimension mes contacts avec les autres. D'abord, me disputer avec ceux qui m'entourent partagerai avec eux mon expérience, et beaucoup de bien des choses.

— Je vois ! Tu penses que l'Évangile change les vies.

— Oui ! Je crois qu'il est vraiment capable de résoudre tous les problèmes.

— C'est intéressant ! Je viendrai samedi prochain.

— O.K. On se fixera un rendez-vous.

Et Elisabeth est venue. Aujourd'hui, beaucoup de choses ont aussi changé.

\* \* \*

— Je m'appelle Philippe. Voici ma famille, ce sont mes amis. Notre groupe musical est dédié à Jésus. C'est lui qui a changé notre vie. Il nous a fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui. Je suis le bon Berger.

Ils sont cinq. Leur formation comprend un ténor, une flûte, un orgue et une batterie. Ce qu'ils chantent aussi. Avant chaque service, Philippe prononce quelques mots et appuie fortement sur le fait que l'on ne peut pas devenir chrétien sans accepter sincèrement le Christ dans sa vie.

— Sincèrement ? Mais alors, je n'ai pas accepté.

Une voix dans mon cœur se met à murmurer doucement.

— Non, Christian, tu n'as pas été sincère. Certes, tu as reconnu tes péchés... mais

de toi si tu restes le même homme. Il faut que tu quittes ta vie actuelle et que tu me suives. C'est le seul moyen pour que tu deviennes la nouvelle créature dont je t'ai parlé.

Je suis tout simplement en train de discuter avec Dieu, mon Créateur, et je ne m'en aperçois même pas. Je négocie, je suis habitué au marchandage.

— Tu sais, ma poésie, c'est ma raison de vivre. Ça ne se lâche pas comme ça ! Et puis, je me sens si bien quand j'ai bu un verre, et puis...

— Silence, Christian, silence ! Tu dois abandonner cette poésie. Carrément ! D'ailleurs, elle est défaitiste. Elle te détruit ! Elle est diabolique. Tout n'est que plainte et désespoir, alors que moi, aujourd'hui, je te donne l'unique espoir pour ta vie. Suis-moi ! Laisse l'alcool, la fumée, le sexe et tous les plaisirs du monde. Je te donne plus que cela : la paix constante dans ton cœur et la certitude de ton salut pour l'éternité. Viens, suis-moi !

— Mais, Seigneur...

— Allons, viens, suis-moi !

Je n'entends plus le groupe qui chante. Je ne vois plus les gens autour de moi. Je vois Jésus qui me dit :

— Suis-moi ! Toi, Christian, le voleur, le chenapan, le buveur, l'impudique, le suicidaire, Christian-la-tristesse ! Viens, je ferai de toi un homme nouveau, libre, heureux et utile.

Mon cœur, en cet instant, est en train d'être labouré par le soc de l'amour de Dieu. J'entends Philippe qui chante... comme dans le lointain :

*Quand j'ai vu tes mains guérir tant de malades,  
Quand j'ai vu tes mains qui rompaient du pain  
Pour nourrir tout autour de toi des milliers d'hommes.  
Seigneur, en retour, reçois mon amour !  
Seigneur, en retour, reçois mon amour !*

Ces dernières paroles étirent mon âme. Je n

Tout le monde se lève. J'en fais autant droit vers le coffee-bar. Non pas un de ceux que je connais si bien, mais une placée juste à côté de la grande, où l'on a des boissons (sans alcool, cela vaut mieux) et où l'on peut discuter et poser des questions aux chrétiens qui sont là.

\* \* \*

Le pasteur Jean-Claude Chabloz est un blond avec une barbichette qui lui donne un air rieur. Il m'écoute parler sans m'interrompre. Simple, ouvert et sympathique. Je n'ai pas osé à lui poser des questions. Je suis persuadé qu'il le fera. Nous sommes assis dans le coffee-bar, entourés de groupes autour de tables basses où sont posés des verres de limonade ou de café. Je parle pendant de bonnes minutes. Je lui ai déjà raconté à plusieurs fois ma vie et j'aborde les questions qui me viennent à l'esprit.

— Oui, mais alors les gens qui n'ont pas entendu l'Évangile ? Ils ne sont pas sauvés. Ce n'est pas juste !

Jean-Claude ouvre sa Bible du premier endroit.

— Tu vois, mon frère, me dit-il, il est écrit dans l'épître de saint Paul aux Romains, versets 12 à 14, que ceux qui n'ont jamais entendu la bonne nouvelle de Jésus-Christ seront sauvés, selon le témoignage que rendra leur conscience. Tiens, lis toi-même ces versets.

Je lis le passage et lui rends sa Bible.

— Oui, dis-je, étonné par cette réponse.

La Bible est vraiment fantastique !

Pendant deux heures, nous discutons et je n'en apprend pas plus que je ne sais déjà.

devant la tente. Un jeune Anglais se joint à nous. Il se présente :

— Je m'appelle Matthew.

Il va me raconter une histoire qui va changer d'un coup tout le cours de ma pensée.

— Tu vois, s'écrie-t-il avec son accent d'outre-Manche, Dieu nous protège toujours... surtout au début de notre vie chrétienne. Il est comme un mur de béton autour de nous et rien ne peut nous atteindre.

Ce qui me tracasse le plus, en ce moment, c'est justement la peur des autres.

— Comment, me suis-je dit un instant avant, vais-je résister aux agressions du monde, aux moqueries de mes copains, de mes collègues, à l'appel de l'alcool et de la poésie défaitiste si je décide vraiment de suivre le Christ en abandonnant cette vie médiocre pour la vie meilleure qu'il promet ?

Ce problème ne peut être résolu que si cette histoire est vraie !

Rentré à la maison, je suis un peu guilleret, comme après avoir bu un verre, un seul. Je siffle. Cela ne m'est pas arrivé depuis bien longtemps.

Soudain, j'aperçois le disque du groupe Naissance que j'ai acheté sous la tente. J'enclenche mon tourne-disques, tout doucement, car il est déjà une heure du matin. Le disque tourne et, tout à coup, je sens que mon cœur se met à battre à toute vitesse. La phrase de ce soir... mais oui, cette phrase...

*Seigneur, en retour, reçois mon amour !*

Elle vit... c'est merveilleux, cette phrase vit ! Elle vit... pour moi !

— Oui, Seigneur, en retour de tes souffrances pour moi, reçois mon amour. Je veux te suivre maintenant

Je me jette à genoux et je pleure, je pleure sans pouvoir m'arrêter.

— Oh ! Dieu ! m'écrié-je. Je te remets *tous* mes péchés, tous sans exception ! Souviens-toi de cet argen-

Je te remets tous ces gens que j'ai lésés, toutes ces filles que j'ai salies, tous ces maris que j'ai ruinés en prenant leur femme. Tout cela, Seigneur, je le remets à tes mains. Dirige-moi vers ta lumière. Garde-moi de tes promesses de ta Parole à mon égard. Montre-moi dans ton cœur l'amour, l'enthousiasme, la joie, tes rêves et tes idées si étranges pour ce monde mauvais... Tu m'as déjà découvertes intuitivement chez les autres, tu as le pouvoir vraiment les saisir... Oh ! merci Seigneur. Merci, Jésus, pour ton sacrifice sur la croix, ton sang qui a coulé afin de me rendre capable d'être ce que je suis, ma noblesse de caractère. Merci, Seigneur, je sais que tu m'as entendu.

Je me relève. Mon visage est plein de joie, mon cœur est calme, paisible comme jamais.

Il est deux heures. J'ai pleuré pendant toute la nuit. C'est comme cela que je me suis converti. Cette conversion m'a entièrement transformé, entraînant un changement radical de direction qui a fait de moi un *chrétien*. Un être neuf, à cause de la grande miséricorde de Dieu.

## La nouvelle direction

Après une nuit merveilleuse, je me lève à dix heures. C'est samedi. La première pensée qui me vient à l'esprit est celle-ci :

— Maintenant, je suis un nouvel homme. Eh bien, je vais aller l'annoncer à maman.

Je descends d'un bond l'escalier intérieur de l'appartement et rejoins ma mère dans sa cuisine. Elle me regarde, étonnée.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi souris-tu ainsi ?

— J'ai donné ma vie à Dieu, m'man !

— Hein ? Qu'as-tu fait ?

Je répète en articulant :

— J'ai donné ma vie à Dieu.

Interloquée, elle ne comprend plus.

— T'es pas un peu fou, non ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que je ne suis plus le même, maintenant, et que j'ai l'intention de devenir meilleur... de changer complètement de vie. *Jamais*, m'entends-tu ? plus jamais tu ne me verras rentrer saouïl à la maison et je n'irai plus danser ni perdre mon temps dans les bistrotts minables. Dorénavant, je fréquenterai des chrétiens et c'est avec eux que je veux m'épanouir

Ma mère reste suffoquée. Elle n'a jamais cela de sa vie.

A midi, je mange en vitesse, puis descends. J'ai rendez-vous avec ma sœur et son mari... ment dans un bistrot. J'hésite à y entrer, mais au mur de béton de mon ami Matthew.

— A la grâce de Dieu, me dis-je en pou-  
porte.

J'entre dans cet endroit où, déjà, l'odeur fumée me soulève le cœur. Mais tant pis !

J'avise Dédée et François et me dirige vers

— Salut !

— Salut !

Je m'assois en gardant le silence. Un copain Miguel. Il prend place près de nous. Ça plait. Personne ne parle. Je me lance :

— Ecoutez-moi, j'ai quelque chose à vous dire. Etonnés, ils s'attendent au pire. *C'est le pire*

— Je ne vais pas au cinéma avec vous.

— Ah ! sourit Miguel. Et pourquoi ? T'es

— Non ! En tout cas pas contre vous... mais ce monde.

Ma sœur, habituée à me voir sombrer dans des périodes de noire dépression, me prend la main

— Qu'y a-t-il, Christian ? Quelque chose qui ne va pas ?

— Tout va bien, au contraire !

Miguel éclate de rire.

— Ouais, toi, tu as encore un problème mental sur le dos !

— Aucun problème ! lui dis-je, sûr de moi

— Alors, on va tous au ciné ! s'écrie François

Ils m'en veulent.

Je m'exclame :

— Non, pas moi !

— Alors, dis-nous ce que tu as... Tu te rends

vous le dire ! Ma vie, désormais, sera différente de celle que vous avez connue jusqu'à présent... Je suis devenu... chrétien... J'ai donné ma vie à Jésus-Christ

C'est l'hilarité générale.

— Tu t'es fait embobiner dans une secte ! crie Miguel, excité.

Maintenant que je suis lancé, ils vont voir ce qu'ils vont voir. Je ne me décourage pas.

— Ferme-la, mon vieux ! Tu ne te doutes même pas par quels chemins j'ai passé. Ce n'est pas une secte, ni une église, ni rien d'autre qui aurait pu changer mon cœur endurci et malhonnête. Seul Dieu a pu me parler et me transformer. Il m'est arrivé une chose étrange, impossible à expliquer comme ça, avec des mots... Mais je sais que Dieu peut faire pour vous ce qu'il a fait pour moi !

Ma voix est devenue rauque et je m'excite aussi. Cela provoque une réaction violente de la part de François.

— Ça suffit ! Tu nous casses les pieds avec tes histoires ! lance-t-il, visiblement énervé. Ça ne nous concerne pas...

Miguel prend la relève :

— Toi, Christian, dit-il, tu t'engages toujours dans un tas de trucs que tu abandonnes au bout de quelques jours... C'est comme pour les filles et ça va être pareil pour ça ! Crois-moi, il vaut mieux que tu viennes au ciné aujourd'hui. On discutera de tout ça un autre jour, hein ?

Ma sœur ne dit pas un mot. Elle est bien embêtée par cette querelle. Nous nous levons et allons tous au cinéma.

C'est une défaite pour moi, mais pas pour Jésus. Car la Bible dit que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. Cela me reconforte.

Le film ne m'intéresse guère. Je sors de la salle u

Je rentre ensuite à la maison, lis ma  
et, apaisé, m'endors d'un profond somme

\* \* \*

Je n'ai jamais aussi bien dormi de  
depuis ma conversion. La preuve ? Ce  
matin, je rate mon premier culte sous la  
que enfin je me réveille, il est déjà mi  
deux heures a lieu une rencontre de jeune  
avec ma mère, puis la quitte pour aller pa  
midi avec mes nouveaux frères.

Il fait beau et le soleil, au travers de la  
che, illumine tout l'intérieur de la tente. Ne  
une trentaine, assis en rond. Un jeune ho  
la parole.

— Moi, dit-il, je désirais vendre ma v  
payer mes études. Il me fallait vraiment  
acheteur rapidement, et ce n'est pas facile  
exposé ce problème à Dieu dans la prière e  
s'est présenté en temps voulu. Dieu est  
merveilleux !

Un autre ajoute :

— Moi, j'ai été guéri instantanément  
d'une grave maladie.

Et une jeune fille s'écrie :

— Dieu m'a libérée de l'esclavage du ta

L'après-midi passe, rempli de nomb  
gnages qui montrent ce que Dieu fait.

Vers cinq heures, pendant que les fille  
un pique-nique pour le soir, les garçons fo  
équipes et jouent au foot comme des t  
pelouse près de la tente. Je suis rouge c  
écrevisse, je saute, je cours, je tombe, je  
Je suis heureux !

Je découvre en fait qu'être chrétien ne  
a... le plaisir bien au contraire

que l'on décide de suivre le Seigneur, on est tout de suite amené à la source de la vraie joie ! Pour un non-chrétien, cela peut sembler impossible, et pourtant celui qui a expérimenté la joie de Jésus-Christ sait qu'elle surpasse toutes celles du monde.

Pourquoi tant de gens refusent-ils l'Évangile ? Tout simplement parce qu'il leur a été présenté sous une forme négative. Moi, je dis ceci : un chrétien s'amuse et il s'amuse bien, sans aucun artifice. Sa joie est une joie saine. J'ai vécu tous les plaisirs qu'offre ce monde, et nul ne pourra m'y ramener... même pour tout l'or de la terre !

Aux réunions suivantes, je me lève pour chanter avec le groupe de jeunes. Un soir, il m'arrive un drôle d'aventure. Entre deux chants, le pasteur Charblot prend la parole :

— Chers amis, nous avons eu parmi nous la naissance d'un bébé. Jésus a dit à Nicodème qu'il est impossible à un homme de voir le royaume de Dieu sans naître une seconde fois. Ce nouveau-né va lui-même vous raconter sa nouvelle naissance.

Il se retourne vers le groupe.

— Christian, viens témoigner.

Je regarde derrière moi.

— Toi ! ajoute-t-il en me désignant. Viens ici devant...

Je reste bouche bée une seconde. Mais voilà, c'est déjà annoncé. Jean-Claude a sûrement remarqué mon bagou. C'est une bonne farce, mais une farce qui me fortifie.

La tente est pleine et ça fait une drôle d'impression de parler devant tant de monde. Je sens mes jambes flageoler sous mon pantalon et mes lèvres se mettent à trembloter. On appelle cela le trac, je crois !

Prenant mon courage à deux mains, je m'avance et raconte en quelques mots ce que Dieu a fait dans

pas le dernier. Il m'a réjoui et je me dis que, connu l'apôtre Paul, il m'aurait sûrement dit à Timothée : *Maintenant, mon fils, combat le combat de la foi. Saisis la vie éternelle, à tu as été appelé, et pour laquelle tu as fait ta confession devant un grand nombre de tém*

\* \* \*

Ce combat n'est pas un combat facile, lo  
Jean-Claude m'a dit un jour :

— La vie chrétienne n'est pas une vie de  
mais c'est la VIE avec un grand V.

Chaque jour, je lis ma Bible avec un désir  
de grandir spirituellement. L'Esprit de Dieu  
mon aide pour me faire comprendre la signifi  
de plusieurs textes. Par exemple, en lisant l'  
Paul aux Corinthiens, je suis frappé par une  
*Veillez, demeurez fermes dans la foi, soyez c  
mes, fortifiez-vous* (1 Corinthiens 16. 13).

J'essaie de l'analyser mot à mot, cherche  
découvrir toutes les facettes spirituelles.

Le mot *veillez* peut être traduit par *soyez*  
Ce terme suppose un effort de ma part po  
dans la foi. En somme, je dois constamment  
mes gardes, prêt à parer à toute éventualité  
veiller comme un... mais oui, comme un ve  
nuit. Je n'ai jamais été veilleur de nuit, mai  
que, à partir d'une certaine heure, il com  
bâiller, il le fait de plus en plus souvent, et s  
ses paupières se mettent à cligner. C'est l  
d'alerte ! Il sort son thermos et se verse un  
tasse de café bien noir... Il a fait l'effort d'a  
son sac, d'en sortir le thermos et de verser l  
dans la tasse.

Il en est de même pour moi. Si je com  
... que ma foi vacille, c'est le momen

*vigilant*, c'est le message qui s'adresse à moi dans mes tout premiers pas avec Jésus. Je remarque tout de suite que, pour avancer dans ma nouvelle vie, un effort vigoureux s'impose, et je dois bien souvent sortir de ma léthargie.

Si jamais le veilleur de nuit s'endort, il court de grands dangers : soit que des cambrioleurs entrent dans l'usine pendant son sommeil et volent tout ce qu'ils trouvent, soit que son patron, en arrivant le matin, le surprenne dans les bras de Morphée. Dans les deux cas, le pauvre employé se fait mettre à la porte. L'exemple s'adapte bien à moi. Si je m'endors dans ma foi, je cours aussi deux risques. Le premier, c'est que Satan, mon ennemi juré, me vole tout ce que je viens à peine de recevoir, et le second, c'est que Jésus revienne à l'improviste, comme il est écrit dans sa Parole, alors que je suis endormi. Dans les deux hypothèses, je peux à jamais être licencié du royaume dont je suis maintenant l'héritier !

Que la Parole de Dieu est riche ! C'est magnifique de pouvoir l'expliquer ainsi avec des images si simples. Je comprends pourquoi Jésus parlait à ses disciples en paraboles.

Puis je lis : *Demeure ferme dans ta foi*. Que veut dire être ferme ? Je repense à mon passé. Je suppose qu'un de mes anciens camarades me dise :

— Christian, mon vieux, j'ai préparé pour toi un coup formidable. Tu ne cours aucun risque. Demain matin, avec des copains, nous allons faire un tout petit hold-up à la Banque Cantonale... Comme il manque quelqu'un, j'ai pensé à toi. Je t'aime bien, tu sais ! Tu es un vrai pote et tu mérites une part du gâteau. T'es d'accord ? Bon, alors à demain !

— Hé, hé, hé, ho ! Attends un peu, lui répondrais-je. C'est bien joli, ton coup, mais moi, ça ne m'intéresse pas. Je ne veux pas y participer !

tié. L'alternative qui se présenterait à moi est de tomber dans le piège ou rester ferme.

Rester ferme, cela signifie rester attaché à la dernière pensée : *Non, je ne ferai pas ce coup* qui menace ma vie chrétienne, c'est tout simplement ma vie au fondement de ma foi. Mon nouveau maître est Jésus-Christ ! Un point, c'est tout !

La Bible, la Parole de Dieu, la révélation devient mon autorité suprême. Lorsque mon ennemi m'attaque, je pense au passage où Jésus est venu par l'Esprit dans le désert pour être tenté. Il faut prendre garde à la manière dont mon Maître a recours à l'Écriture. Il a été tenté trois fois par le diable, et trois fois il lui a répondu : *Il est écrit* (Matthieu 4. 1-11).

Continuant mon étude du verset, je lis ce qui est écrit : *un homme*.

— Mais je suis un homme !

Oui, mais cela signifie plus encore. Cela veut dire : Sois ferme, courageux, hardi... comme un homme. Ce terme homme est souvent employé dans la Bible par opposition à enfant (spirituel). Quand j'ai compris cela, je me mets à me nourrir sans cesse de la Parole de Dieu en vue de cette maturité.

Voilà en somme le déroulement d'une de mes études de la Parole. Que de richesses contenues dans quelques mots seulement ! Cette seule phrase de la Bible a fait plus de bien à mon âme que cent volumes de philosophie !

\* \* \*

Ma vie chrétienne ne détruit ni mon caractère ni ma personnalité. Bien au contraire, elle les affermit. Je continue à croire que la poésie est le moyen le plus noble de véhiculer le surplus de mon cœur à mes frères et les autres. Après ma conversion, je n'arrête plus

nous soyons de piètres interprètes, à chanter nos chansons lors de conventions chrétiennes ou de campagne d'évangélisation, et cela uniquement dans le but de servir Dieu.

Voici un petit échantillon de ma poésie :

*La paix, nous en avons parlé  
Dans les journaux du monde entier.  
Pendant ce temps, au Sud-Vietnam  
Des hommes sont grillés au napalm.  
Moi, la paix que je connais  
Est dans mon cœur chaque journée.  
Ce n'est pas une paix terrestre.  
Merci, Jésus, ô Père céleste !*

*L'amour, nous en avons parlé  
Dans les romans du monde entier.  
Pendant ce temps, dans les ghettos,  
Des enfants nus rongent des os.  
Moi, l'amour que je connais  
Est dans mon cœur chaque journée.  
Ce n'est pas un amour terrestre.  
Merci, Jésus, ô Père céleste !*

*La joie, nous en avons parlé  
Dans les bistrotts du monde entier.  
Pendant ce temps, au coin des rues,  
Tombent des hommes qui ont trop bu.  
Moi, la joie que je connais  
Est dans mon cœur chaque journée.  
Ce n'est pas une joie terrestre.  
Merci, Jésus, ô Père céleste !*

*La foi, nous en avons parlé  
Dans les églises du monde entier.  
Pendant ce temps, dans tous les cœurs,  
La tradition casse le bonheur.  
Moi, la foi que je connais  
Est dans mon cœur chaque journée*

Mon changement subit d'attitude et de posture cite une réaction de la part de mes copains collègues de travail. Certains se moquent ou de moi en me donnant des surnoms ridicules plus *respectueux*, m'appellent Moïse ou Jérôme en l'honneur ! Les plus timides se contentent de me regarder en souriant.

Mais la consolation me vient de la Parole. Au Psaume premier, Dieu me dit : *Heureux celui qui ne marche pas selon le conseil des méchants, ne s'arrête pas sur la voie des pécheurs et qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs... mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel et qui médite jour et nuit ! Il est comme un arbre planté au bord d'un ruisseau, dont le feuillage ne se flétrit point... Cela me rassure d'autant plus que je vois autour de moi des gens aux visages flétris par les plaisirs insensés. Je n'oublie jamais que j'ai aussi été comme eux.*

*Tout ce qu'il fait lui réussit*, continue le Seigneur. Lorsque l'apôtre Paul a prêché à l'aréopage de Athènes, certains se sont moqués, mais d'autres ont cru. C'est comme un vent de fraîcheur ! C'est ce qui ne tarde pas à arriver quand on se convertit à Christ autour de moi.

Pascal, un camarade de travail, qui a aussi consacré sa vie au Seigneur, me raconte au cours d'une conversation les faces cachées de sa conversion.

— Tu ne te doutais de rien, mais ta métamorphose a produit un drôle d'effet au boulot.

— Ah ! bon ?

— C'est Denis qui, à la cantine, a commencé à parler des fous de Dieu. Il s'agitait avec moi en parlant de Marie-Claude et de toi. Je ne te connaissais pas bien à l'époque, mais je ne t'aimais pas tout.

— Les discussions prenaient de l'ampleur. Tous vous traitaient de timbrés ou d'idiots. Chaque midi la discussion reprenait.

— Qu'en pensais-tu ?

— Oh ! moi, à part la moto, je ne discutais de rien. Un jour, tu te trouvais près de moi devant le panneau d'affichage. Tu t'en souviens ?

— Pas du tout !

— Une fille a passé près de nous. Je l'ai suivie du regard avec un sifflement d'admiration. Pas mal t'ai-je dit. Tu sais ce que tu m'as répondu ?

— Non !

— *Peut-être, mais ce n'est plus pour moi.* Ta réponse se m'a laissé avec un sourire plus nerveux que moqueur. Et tu as continué : *Tu sais, depuis que j'ai donné ma vie à Jésus, je n'ai plus besoin de ça pour être heureux.* Là-dessus, j'ai carrément mis un terme à la conversation en prétextant je ne sais quel boulot urgent.

J'éclate de rire.

— Ça t'a ainsi gêné ?

— Pas vraiment... Oui, c'était surtout ce nom, Jésus. Et pourtant ce nom ne m'a plus lâché depuis lors. La preuve : quelques jours plus tard, j'étais le témoin involontaire d'une violente altercation entre Jean Paul, Denis, Mario d'une part, et toi de l'autre. Blasphèmes, jurons et insanités d'un côté, témoignage courageux de l'autre. Je ne sais pas qui de vous a eu le dernier mot, mais il m'est resté un souvenir vivace de ce moment. Je respectais toutes les idées et les convictions des autres, et cet acharnement des copains à vouloir détruire ta foi m'irritait fortement. Cela m'a amené à prendre ta défense dans toutes les discussions.

— Oui, je me souviens de ce revirement. L'en

— Oh ! je n'ai pas tout de suite approuvée plus que celle des autres. Je détestais leur ardeur destructrice.

— En fait, Dieu te conduisait déjà sur sa

— Je crois que c'est ça ! Un jour, tu m'as venir voir un film de David Wilkerson à Bourg. Je ne sais pas si tu avais peur de me faire invitation, mais tu as parlé tellement vite que rien pigé. J'ai quand même accepté pour te faire sir.

— Merci, mon cher Pascal !

— C'était mon premier contact avec des chrétiens. Ce film m'a plu, mais je n'y ai pas compris grand chose. Il m'a tout de même donné l'envie de connaître Dieu. La première fois que je suis venu au groupe des jeunes, mon casque sous le bras, j'ai senti les regards se poser sur moi. Ça m'a fait une drôle de pression.

— Faut dire qu'avec ta taille d'un mètre vingt-dix, tes bottes et ta veste en cuir noire imposais !

— Ce qui m'a le plus surpris ce jour-là, c'était que m'asseyant près d'un gars, je l'ai entendu murmurer que ça puait la cigarette, et il a changé de place et vite oublié ça en chantant avec les jeunes de louer ce Dieu que je ne connaissais pas. Ensuite embauché pour coller des affiches, puis je suis venu plus ou moins régulièrement. J'étais drôlement dans le coup, mais au point de vue de la religion je ne savais rien du tout... Oh ! bien sûr, c'est *t'aime* et des *Jésus sauve*. De la gentillesse, mais y en avait, mais cela ne provoquait en moi qu'une douce irritation.

— Je continuais quand même à te parler de

— Oui, et tu m'as même donné un évangile. Tu m'as invité à venir sous la tente d'évangélisation.

toute la projection du film. En plus, le poteau central me bouchait la vue. J'étais on ne peut plus énervé et je n'y ai pas remis les pieds.

— Ah ! oui, je me souviens. Cela m'avait un peu attristé.

— Pendant ce temps, j'ai lu ton évangile, et j'ai découvert que c'était une très belle histoire... mais si compliquée ! Je pense que c'est cette lecture, plus les conversations que nous avons tous deux au bistrot qui ont déclenché en moi la véritable recherche de Dieu. Pendant des heures, nous discutons à la *Mère Royaume*.

— Je dois reconnaître que les bistrots ont joué un rôle assez important dans ma vie !

— Oui, et tu m'en as fait connaître bien quelques uns ! Un mardi soir, c'était le 14 janvier 1976, tu m'as invité, non pas dans un café, mais à un autre groupe de jeunes. J'en avais souvent entendu parler et j'y suis allé par curiosité. Cela faisait une année que je me posais des questions. J'ai été reçu avec beaucoup de chaleur par Bernard, l'ancien drogué. D'autres jeunes ont commencé à arriver et tous se connaissaient. J'étais un peu perdu. Lorsque je t'ai vu, j'ai été soulagé. Nous avons chanté, puis Bernard a fait un petit exposé qui m'a beaucoup touché. Quand il a terminé, tous se sont mis en prière. Ce soir-là, le Saint-Esprit a vraiment parlé à mon cœur... très profondément. Bernard s'est approché de moi et s'est mis à prier. Dieu a fait de moi en ce moment une nouvelle créature et m'a libéré instantanément de la cigarette. Ma recherche prenait fin et je commençais à découvrir le chemin du disciple de Jésus. Ce que j'avais vu vivre, je le vivais aussi. C'est extraordinaire !

— Ça, tu peux le dire ! Puis tu as contacté notre ami Marc, qui a également accepté Jésus. Je suis

C'est avec un autre collègue de vingt ans parlions récemment devant une tasse de café.

— Dis-moi, Jean, il y a maintenant cinq ans que tu es devenu chrétien. Te souviens-tu de la manière dont cela s'est passé ? Ça m'intéresse car je n'ai jamais vécu de la même manière que toi.

— Que veux-tu savoir ?

— J'aimerais connaître tes réactions lorsqu'on t'a parlé de l'Évangile pour la première fois, en 1958.

— Bon ! Eh bien, voilà ! A cette époque, nous étions tous les deux une partie du trajet en train pour nous rendre au boulot. Ça, tu t'en souviens-tu ?

— Oui !

— Nous ne nous connaissions pas bien. Il y avait un moment où nous nous sommes disputés pour une bêtise. Je ne t'adressais plus que des paroles de politesse... Tu te rappelles ?

— Oui ! Quelle tête de mule tu étais !

— Et toi donc... J'étais en deuxième année de préapprentissage. Je vivais chez ma mère une vie très simple. J'essayais d'imiter les gens qui avaient une certaine personnalité. J'arborais une attitude artificielle. Il semblait que mon bonheur dépendait de l'argent, d'argent, plus de joie. Je recherchais quelque chose que j'espérais trouver chez mes copains de la rue. Mais leur bonheur dépendait aussi du porte-

Un jour, j'ai décidé de prendre un studio indépendant et avoir mon chez-moi. J'ai cru que ce serait extraordinaire, que je pourrais inviter mes camarades et que nous nous amuserions dans mon nouveau déménagé un vendredi. Quelle joie pour moi et quelle tristesse pour ma mère ! Le lendemain soir, j'étais allé au bal, comme tous les samedis. En sortant, à-dire tôt le matin, j'ai amené une quinziaine de copains chez moi. Ils ont fait un tel tapage...

ma vie. J'ai passé par une petite dépression et cette semaine-là a été très dure. Néanmoins, je sentais que quelque chose allait se passer dans ma vie.

— Tu ne t'imaginais pas ce que ce serait.

— Non, bien sûr... c'était comme une espèce de prémonition. Un soir, en rentrant avec le car, j'étais assis confortablement au fond, derrière Michel et Bernard d'un côté et toi de l'autre. Malgré moi, j'ai saisi des bribes de votre conversation. Le mot Dieu revenait souvent. Quand les deux apprentis sont descendus, tu es venu t'installer près de moi et nous avons commencé à discuter. J'étais très étonné de t'entendre t'exprimer ainsi, car je savais que tu étais un poète mais pas un chrétien !

— Tu me connaissais encore mal !

— Tu m'as expliqué ta conversion à Jésus-Christ. Je ne me rappelle plus quels termes tu as employés mais plusieurs points ont fortement retenu mon attention. A la descente du car, nous sommes allés prendre un pot ensemble.

— C'est marrant, je n'en ai aucun souvenir.

— Ce sont des choses qui ont marqué ma vie, pour la tienne ! Dans ce bistrot, tu as continué à témoigner du Seigneur, et ce qui me frappait le plus, c'est que tu parlais d'amour, d'un amour que Jésus avait aussi pour moi. Tu m'as dit que tu fréquentais un groupe de jeunes. Ça m'a intéressé tout de suite, c'est ce que je cherchais vraiment. Quand tu m'as invité à y aller, j'ai très vite accepté.

— C'est rare de tomber dans le mille quand on invite des gens !

— Oui, mais j'étais au fond du trou et j'avais très envie d'en sortir. Donc, un mardi soir, je suis venu. Un pasteur chantait, accompagné au piano par un jeune.

— C'était Pasquier !

— Moi, j'ai bien aimé !

— C'est une affaire de goût. Lorsque le ré-terminé, il y a eu comme un éclatement de j le monde s'est levé, s'est salué, s'est groupé, content d'être là. Plusieurs jeunes sont venus rer la main, comme si je faisais partie du grou avons sûrement discuté, mais je ne me souv de cette joie qui a éclaté d'un coup.

— C'est quand même dingue de l'entendr ter comme ça.

— Oui, chacun ressent les événements c différemment. Les jours suivants, nous nous revus et tu essayais toujours de me faire déc foi. Je t'ai posé des tas de questions auxq m'as répondu avec franchise. Je cherchais procher de Dieu, car j'avais déjà pressenti son amour. Le vendredi soir, tu m'as amené pe de jeunes de Meyrin. De nouveau, ce qu plus frappé, c'était la joie et l'amitié, que je naissais guère avec mes copains. Vous viv une atmosphère fraîche et je me sentais bie vous. Puis, je suis venu plus régulièrement appris peu à peu ce qu'était la foi. Tu me di vent que je pouvais vivre, si je le voulais, u communion avec Dieu par Jésus-Christ, en donnant à lui et en lui faisant confiance. Je déjà, puisque plusieurs jeunes m'avaient racc conversion. Mais je pensais que, quand je pas vers Dieu, il devait se passer quelque c spectaculaire. C'est pour cela que j'hésitais. on m'a annoncé qu'il y aurait une *conven* évangéliste de France venait à Genève ann Bonne Nouvelle.

— C'était Gérard Croissant ?

— Oui. J'y suis allé et, à la fin de la réu prédicateur a invité ceux qui le voulaient à

sationnel ne s'étant encore produit. Toi, tu étais si impatient de me voir prendre une décision qu'un soir tu m'as demandé où j'en étais ! Je t'ai répondu avec beaucoup de réserve. Mais peut-être as-tu cru que j'étais m'étais converti, car tu as eu l'air si heureux... J'en ai eu froid dans le dos !

— Tant que ça !

— Oui, tu as explosé de joie et tu m'as invité à prier avec d'autres. Nous avons formé un petit cercle et quelques gars ont prié pour moi. Puis, timidement, j'ai élevé la voix. Pour la première fois de ma vie, j'ai parlé à Dieu. Un peu gêné, je lui disais que je voulais lui appartenir, tout en ne sachant pas comment faire. Voilà, ça a été tout simple. Il ne s'est rien passé d'extraordinaire et, pourtant, j'ai senti en moi une paix profonde envahir mon corps. Ce que je pensais ne voir arriver d'une manière impressionnante s'est produit presque à mon insu. Après cette prière, j'ai eu la certitude que Dieu m'avait entendu. Puis une vie merveilleuse a commencé. J'ai appris à m'accepter et à accepter les autres, à connaître le Seigneur et à vivre chaque instant avec lui.

— Tu ne sais pas la joie que tu me fais, Jean, en me racontant cela. J'ai été un panneau indicateur sur ta route, mais ton expérience demeure bien réelle et personnelle. Elle nous unit tous deux au Seigneur Jésus, dans la joie... Et il n'y aura plus jamais de querelle entre nous, n'est-ce pas ?

\* \* \*

Un soir, nous nous trouvons assis, Jean et moi, dans le car qui nous ramène à la maison. Un brusque virage, et le portefeuille de mon ami, qui se trouvait sur la banquette, tombe sur le plancher. Une carte de visite s'en échappe. Je la ramasse et, par taqu

— Tu les connais ?

— Oui, j'y vais quelquefois.

— Quel jour sommes-nous ?

— Mercredi, précisément. Mais aujourd'hui  
peux pas y aller.

— Eh bien, je crois que je vais m'y rendre  
place.

J'ai envie de faire connaissance avec d'autres  
chrétiens, bien que j'aime beaucoup le groupe  
vais habituellement. Visiblement Dieu me com-  
a un plan merveilleux qui va changer en  
temps tout le cours de ma vie.

La petite pièce qui sert de local au premier  
de la rue du Jura est bien rangée. Il y a  
tout autour et les murs sont tapissés de papier  
m'y sens tout de suite chez moi. La soirée com-  
Nous chantons, accompagnés par des guitaristes.  
que je vois entrer deux jeunes filles. La première  
passe devant moi et va s'asseoir un peu plus  
tandis que la seconde prend place en face de moi.  
Quelque chose en elle me plaît tout de suite.  
beaux yeux verts et ses longs cheveux.  
quitte plus du regard mais, au fond de mon  
dis :

— Elle a l'air d'une petite bourgeoise. Elle est  
mais je n'ai sûrement aucune chance auprès d'elle.  
Elle est trop bien pour moi !

Lorsque la réunion est terminée, je descends  
quelqu'un pourrait me ramener chez moi, elle  
Elle se propose. Je suis étonné de savoir qu'elle  
sède une voiture ; elle me semble si jeune.  
nous présentons et je rentre dans la Fiat  
Nicole.

En route, nous discutons, et je m'aperçois qu'elle  
n'est pas la petite bourgeoise que je croyais.  
elle est simple, gentille, désintéressée.

Durant des heures, nous parlons sur tous les sujets de la vie et, petit à petit, Dieu met dans nos cœurs un sentiment merveilleux.

Trois semaines plus tard, nous sommes assis dans un tea-room l'un en face de l'autre. Timidement, lui prends la main. Elle la laisse dans la mienne. Mon cœur est fou de joie. Pour la première fois de ma vie, *j'aime vraiment une fille !*

Nicole me présente à ses parents et, deux ans et demi plus tard, nous nous marions. Les plans du Seigneur sont extraordinaires ! Je suis encore sidéré par la manière dont il a dirigé nos destinées.

La vie à deux est une école pour chacun de nous conjoints. Cependant, jour après jour, Dieu nous montre comment il est possible de vivre ensemble et de s'aimer dans un monde où tout cela est dépassé. Cet amour est vraiment celui qui vient du Créateur.

\* \* \*

Ma sœur et son mari ne nous adressent presque plus la parole. Pourtant, pendant trois ans, je sais sur toutes les occasions pour leur parler de l'amour du Seigneur. Il me semble que ma sœur est plus accessible que François, qui, lui, reste absolument fermé à toute tentative. Nicole et moi continuons néanmoins à prier pour eux avec une grande foi, sachant que Dieu agit en son temps. Au mois de novembre 1977, ma sœur me demande de venir la voir. D'une voix désolée, elle m'annonce :

— Tu sais, Christian, avec François, c'est fini. Cette affirmation me glace.

— Quoi ?

— Oui, nous divorçons !

— Tu es folle. N'abandonne pas ton mari... C'est insensé !

— Il n'y a rien à faire. C'est décidé. Je pars !

son. Brusquement toutes les aventures que nous avons vécues ensemble au temps des *années-lumière* reviennent à l'esprit.

— Seigneur, crié-je intérieurement, ne l'abandonne pas maintenant. Je crois que tu vas agir dans les deux vies et les ramener l'un à l'autre. Donne-moi encore une fois l'occasion de parler de toi à Dieu. Il n'a jamais voulu m'écouter. Je sais que tu vas me guider.

Dieu tient ses promesses et, toute la soirée, je parle à mon beau-frère comment Jésus peut résoudre nos problèmes si nous le lui demandons. C'est à ma grande joie, il décide timidement de confier à Dieu la direction de sa vie. Nous prions tous deux. Puis il s'en va... joyeux !

Deux semaines plus tard, je suis à l'hôpital pour une opération bénigne. Il est dix heures du soir, le téléphone sonne à mon chevet.

— Allô !

— C'est François...

— Oui, salut !

— Dédé est revenue !

— Non ?...

Mon cœur bat très fort.

— Oui ! Je te la passe.

J'entends la toute petite voix de ma sœur qui pleure coupée de sanglots.

— Je suis là ! François est venu me chercher dans une cabine téléphonique... Je n'en pouvais plus.

— Merci, Seigneur, lancé-je avec allégresse. As-tu parlé de notre discussion ?

— C'est la première chose qu'il m'a dit. Il est persuadé que c'est Dieu qui m'a ramenée.

— C'est Dieu, ma petite sœur !

Tous deux sont devenus chrétiens. Si chaque jour, le Seigneur vidu laissait au Seigneur le soin d'intervenir,

Le 15 juin 1975, Nicole et moi avons passé par baptême. Selon la Bible, nous avons été entièrement immergés dans l'eau car, comme Christ est mort, a été enseveli et est ressuscité, ainsi nous sommes morts à notre ancienne façon de vivre pour renaître à une vie nouvelle (Romains 6. 4).

Pour ma femme et moi, pas d'hésitation ! Nous regardons tous deux dans la même direction... nouvelle direction ! Celle de Jésus, notre Sauveur personnel. Celui qui maintient l'équilibre de notre foyer et remplit notre cœur d'une paix sans limite, la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence !

Ma vie se résume en trois lignes :

*Un jour Dieu vit que je souffrais.  
Alors il s'approcha de moi...  
Et ma vie prit son sens !*

## TABLE DES MATIÈRES

1. Les événements . . . . .	
2. Un voleur sachant voler . . . . .	
3. Gens qui rient, gens qui pleurent . . . . .	
4. Les années-lumières . . . . .	
5. L'approche . . . . .	
6. La décision . . . . .	
7. La nouvelle direction . . . . .	1

Achévé d'imprimer  
sur les presses  
de l'Imprimerie Cornaz + Atelier Grand  
à Yverdon-les-Bains  
et Romanel-sur-Lausanne  
(Suisse)  
en mars mil neuf cent septante-neuf.

Christian Fonck est né en 1951 au Maroc où il passe son enfance. Mais, comme beaucoup de Français, sa famille doit quitter ce beau pays et vient s'installer près de Genève. A l'âge où nombre de jeunes commencent d'acquérir une formation professionnelle, Christian doit se mettre au travail et accepte un emploi dans un magasin. Son salaire ne lui suffit pas. Il cherche à se faire un argent facile, se laisse aller à une vie dissipée, l'alcool devient son maître. La dépression le guette à chaque instant. Son existence sans but ne lui inspire que dégoût.

Un jour, une collègue chrétienne parvient à l'intéresser à l'Évangile. Après une recherche sérieuse, le jeune homme devient chrétien à son tour et sa vie en est transformée.

Un récit dynamique qui, à coup sûr, captivera chaque lecteur.



Christian Fonck est né en 1951 au Maroc où il passe son enfance. Mais, comme beaucoup de Français, sa famille doit quitter ce beau pays et vient s'installer près de Genève. A l'âge où nombre de jeunes commencent d'acquérir une formation professionnelle, Christian doit se mettre au travail et accepte un emploi dans un magasin. Son salaire ne lui suffit pas. Il cherche à se faire un argent facile, se laisse aller à une vie dissipée, l'alcool devient son maître. La dépression le guette à chaque instant. Son existence sans but ne lui inspire que dégoût.

Un jour, une collègue chrétienne parvient à l'intéresser à l'Évangile. Après une recherche sérieuse, le jeune homme devient chrétien à son tour et sa vie en est transformée.

Un récit dynamique qui, à coup sûr, captivera chaque lecteur.